

VIE ET ANECDOTES D'UN ENFANT EURASIEN DE LA F.O.E.F.I.

Depuis Dalat....à....

Un petit rappel historique de la création de la F.O.E.F.I.

La «SOCIETE DES PROTECTIONS DE L'ENFANCE DE COCHINCHINE» s'inquiète du devenir des enfants métissés nés, entre parents d'origine présumée française et d'origine vietnamienne.

Monsieur William BAZE s'inscrit, en 1923, à la SOCIETE DES PROTECTIONS DE L'ENFANCE DE COCHINCHINE. Pour palier aux charges importantes que cela nécessite, une demande de subvention à l'état Français a été faite. Le gouvernement d'alors accepterait sous condition, que la S.P.E.C. ne doit pas s'occuper uniquement des Enfants de la COCHINCHINE, mais, aussi ceux de l'ANNAM, du TONKIN et bien entendu du LAOS et du CAMBODGE, c'est à dire de l'INDOCHINE.

A SAÏGON, en 1938, est créé la F.O.E.F.I. (FEDERATION DES OEUVRES DE L'ENFANCE FRANCAISE D'INDOCHINE), pour laquelle il participera activement.

La F.O.E.F.I. sera reconnue d'utilité publique. Le but de cette organisation étant de coordonner l'action de toutes les œuvres philanthropiques réservées aux Eurasiens d'INDOCHINE (Orphelins et Enfants abandonnés à l'origine).

Dès 1939, des enfants, Eurasiennes et Eurasiens, commencèrent à être rapatriés en FRANCE, et cela régulièrement.

Après la chute de l'axe. Monsieur BAZE prend la présidence de la FOE.F.I.

Après la chute de DIEN BIEN PHU, la F.O.E.F.I. accentue le départ des enfants Eurasiens pour la France.

Je suis né, en Indochine, à Dalat, en 1944 de Père Inconnu. Ma Mère Inconnue aussi, mais d'origine Indigène. Terme utilisé à l'époque de la Colonisation, pour les habitants de l'Indochine qui comprend le CAMBODGE, le LAOS et le VIÊTNAM. Ce dernier est divisé en 3 Provinces : le Nord qu'on appela le TONKIN, le Centre c'est l'ANNAM et enfin, le Sud dénommé La COCHINCHINE donc, elle est Vietnamienne.

Dès ma naissance, j'ai été «déposé» chez les «Filles de la Charité, Sœurs de Saint Vincent de Paul». Une institution religieuse de DALAT (ANNAM), au DOMAINE DE MARIE.

Le Tribunal de Grande Instance de Saigon m'a donné comme patronyme les prénoms: Pierre-Marie, Joseph, Christophe et le nom: BERYL. De parents inconnus, mais je suis reconnu Français.

Que dire de ma vie d'enfance elle-même. Pas grand-chose, si ce n'est qu'elle a été heureuse, sans trop souffrance ni déchirure, et le contraire, malheureusement pour beaucoup de mes camarades de jeux (Eurasiens).

En effet, j'ai été choyé, aimé et reçu de la part de ces Religieuses (cela n'exclue pas qu'elles étaient très sévères) l'affection que mérite tout enfant de toutes origines et conditions.

Je me rappelle de quelques camarades de jeux : Jean-Marie Charlès, Jean-Marie Bendotti, Roland Remond, Jean-Jacques Barieux, Jean-Pierre et Jean-Luc Lartargère (les jumeaux), Antoine Bertaud, Albert Pierrugues, Etienne Gloaguen, Paul Sineux, Paul Diop, Paul Loaïque, Brunot Combaz, Alexandre Boulanin, Jacky Farnot et Jacqui Maurice, Daniel Morlan, Robert, Jean-Marc, les frères Samimadayar, Henri Riquet, Noël, Alain, René, Jean Sauvage, Jean-François Le van Nhan, Marcel Dupyre et bien d'autres....Quelques-uns de ces camarades ont des grandes ou petites sœurs qui sont aussi au Domaine de Marie.

Cependant, vers les 6/7 ans, je me rappelais très vaguement, qu'une jeune femme venait me voir. Il me semblait très confusément qu'elle me berçait. Au fond de moi, je voudrais la revoir. D'autant plus, les autres enfants continuaient à recevoir régulièrement la visite de leur famille : (Père ou Mère, parfois les deux en même temps, voire un Tonton ou une tante).

J'avais donc posé la question à la Religieuse qui s'était occupé de moi dans ma plus tendre enfance: Sœur (Bà Sợ en vietnamien: dame sœur) Sabine: pourquoi plus personne ne venait me voir ?

Sa réponse a été la plus simple et sans ambiguïté : - Ecoute, Pierre-Marie, tu n'as pas de parents. Tu as été «confié» au DOMAINE DE MARIE. Tu dois accepter cela, et vivre avec.

Dans mon esprit simple d'enfant, j'ai accepté cette réponse sans chercher à comprendre ce qu'elle voulait dire par «confié», ni rechercher éventuellement mes «parents biologiques» plus tard.

C'est bien plus tard, que j'ai compris le sens de «confié» : Cette personne a eu la délicatesse de ne pas utiliser le terme «abandonné», et je l'en remercie. Lors de mon premier retour au Vietnam, je l'ai retrouvée ainsi que quelques unes de ces Religieuses. Cela a été une émotion très forte et une onde immense de bonheur, de joie et de larmes. J'ai été aussi surpris, que ces personnes ne nous avaient pas oubliés, mais surtout qu'elles se rappelaient des noms et prénoms de chaque Enfant dont Elles avaient eu la charge.

Je trouvais donc tout naturel que je ne recevrais jamais de visite de qui que ce soit.

Comme je l'ai écrit précédemment, ma vie était heureuse mais remplie d'évènements anecdotiques et autres bêtises que tout enfant qui se respecte ait pu ou dû en faire.

Au Domaine de Marie, les filles et les garçons ont été séparés. Dans les Institutions religieuses, les filles et les garçons ne vivent pas ensemble.

Au Camp des Garçons : d'un côté, il y a les enfants Vietnamiens et de l'autre les enfants Eurasiens.

-Du côté Vietnamiens il y a les petits qu'on appelle les «Nains», les moyens et les grands : les «Gai-Labeurs».

-Du côté Eurasiens, les petits : les «Lutins», les moyens et les grands : les «Joyeux-Labeurs».

En somme une sorte de ségrégation raciale. Mais nous n'en avions pas conscience.

Souvent, il y a eu des affrontements verbaux entre ces deux origines ; cependant il arrivait qu'on se bagarrait, dès qu'un des 2 camps est blessé (saignement du nez par exemple) on arrête la bagarre. On se menaçait avec nos lance-pierres, sans plus: nous n'étions pas très courageux. Donc, nous menons une vie normale sans trop de violence.

Mon but dans ce récit, c'est de parler d'anecdotes et faits qui ont jalonné notre enfance. Que dans certains cas, je les ai vécus. Nous avons une liberté extraordinaire. On pouvait aller partout dans le Domaine, voire en dehors. On n'avait pas besoin de demander la permission pour aller d'un endroit à un autre, voire dans la forêt.

Certains se reconnaîtraient dans ce récit et se rappelleraient de leur implication.

Pipi au lit :

J'avais des problèmes urinaires la nuit, ainsi que quelques camarades. On disait alors: Incontinence d'urine. On nous punissait à dormir dehors. Il faisait frais, et heureusement, on pouvait prendre notre couverture. Par contre, dans cette région, il y avait des tigres. On grimpait alors sous les charpentes du préau pour se mettre à l'abri. Je ne sais, si à l'époque, ceux qui nous surveillaient se rendaient compte du danger que nous encourons.

Dieu merci, aucun drame n'est arrivé. D'autant plus, qu'on était plusieurs à faire pipi au lit.

Je me rappelle une fois, lors de l'approche d'une fête, on allait recevoir un peu d'argent. On avait promis à ceux qui faisaient pipi au lit, qu'ils recevraient aussi l'argent de poche s'ils ne mouillaient pas leur lit. Pour pouvoir recevoir cet argent de poche, la veille au soir, j'ai pris un élastique et ai essayé de faire un nœud à mon sexe. Comme j'avais fait le nœud à l'extrémité, l'élastique glissait. Du coup, j'ai fait un nœud plus loin, c'est-à-dire après le gland. Oh ce que ça me faisait mal. Mais comme je voulais à tout prix recevoir cet argent, je l'ai gardé toute la nuit ce «coupe-pipi». J'ai reçu donc ces sous pour la fête. La kermesse était féérique : il y avait un avion, en modèle réduit, accroché en l'air et qui tournait en rond, au dessus d'une maquette de paysage. On achetait avec nos petits sous, des palettes en bois numérotées. L'avion en tournant lâchait des balles de ping-pong numérotées: quand des balles tombaient dans des trous et qu'on a un de ces numéros, on gagnait un lot. Il y avait des «tiroirs-surprises» sous la forme d'une tête de cochon. On tirait la mâchoire inférieure et mettait un sous puis la refermait. Quelle ne fut pas notre surprise de voir la mâchoire s'ouvrir à nouveau avec un petit lot (une friandise, un oiseau en plastique dans lequel on remplit d'eau et en soufflant par la queue il sortait comme un pépiement et bien d'autres petits jouets. Il y avait d'autres activités : courses en sac, courses avec un œuf dans une cuillère tenue dans la bouche etc..... C'est extraordinaire. On pouvait acheter toutes sortes de friandises: gâteaux, sucreries... Mais croyez-moi, si vous voulez, plus jamais je n'ai recommencé ce moyen «anti-pipi» et continuai à faire pipi au lit.

Nous avons eu une surveillante d'origine chinoise qui s'occupait de nous. Elle était désolée de mon incontinence. Elle a essayé de me guérir de ce problème, elle a attrapé de grosses araignées qu'elle faisait griller sur de la braise et me les donnait à manger. En toute confiance, j'ai croqué ces insectes, et, je peux vous l'assurer, c'était délicieux. Après plusieurs insectes, aucun effet. Elle a tenté avec d'autres moyens, aucun résultat non plus.

Il me semble que j'avais 9 ou 10ans.

Un jour, un soldat très grand, avec un képi et une canne, est venu au Domaine. On nous a dit que c'était le Général De Lattre de TASSIGNY. Il était grand et nous impressionnait beaucoup. Toujours est-il, qu'on nous avait habillés en tenue de fête et on a défilé, au stade de Dalat, devant le Général et l'Empereur Bao Ðaï, au bord du lac de Grenouillère. C'est Jean-Baptiste qui nous menait. Ce qu'on a pu être fier. Ensuite, des soldats ont sauté en parachute. Certains paras sont tombés dans le lac. On avait peur qu'ils se noient. Après, il y a eu une fête. C'était une très belle journée. (En 1993, lors de mon premier voyage au V.N., j'étais allé à ce stade de Dalat. J'étais stupéfait de le trouver tout minuscule).

Je m'en rappelle encore, j'avais environ 6 ans : un jour un Grand a amené des chiots. Les chiots couraient vers nous en aboyant. Paul C. et moi, on avait tellement eu peur qu'on hurlait en courant pour se réfugier sur un arbre. Ça a amusé les autres. On n'est pas fier du tout, surtout quand ils ont raconté aux autres, notre «exploit» devant ces «monstres».

A peu près à cette époque, je m'en souviens. C'était pour la Fête du TET. On m'avait déguisé en petite fille vietnamienne pour une fête. Je n'étais pas content du tout et surtout j'avais honte d'être déguisé ainsi. Je boudais dans mon coin. Là, un Monsieur Vietnamien s'adresse à moi en demandant où est Pierre-Marie. Une Religieuse lui a indiqué dans ma direction sans lui préciser que j'étais affublé en fillette. Je lui ai dit que c'était moi. Il a répondu qu'il recherche un petit garçon et non pas une petite fille. Je me suis mis en de colère. Il a essayé de me calmer, mais je me suis sauvé. Une des Sœurs s'est approché et a demandé des explications. C'est là, qu'elle s'est mise à rire et a expliqué au monsieur que pour la fête, on m'avait déguisé en petite vietnamienne.

Donc, la Sœur m'a appelé et m'a dit que c'est un oncle qui venait me voir. Je ne savais pas qu'Oncle et Tonton c'est la même chose. Après la fête, il m'a emmené chez lui. Je me rappelle qu'il était très gentil ainsi que sa femme et les deux petits frères. Par contre, le grand, quand personne ne faisait attention à nous, il me traitait de «tai lai», qui veut dire «bâtard de français» en vietnamien. De plus, il me tirait les cheveux méchamment. Je n'osai me défendre car j'étais plus petit que lui. Cet oncle parlait très bien le français. Il avait un appareil de photo. J'étais fier qu'il m'ait laissé prendre des photos. En fin d'après-midi, il m'a ramené au Domaine et je ne l'ai plus jamais revu.

J'étais un garçon assez obéissant et sans histoire en général (à part quelques bêtises). Lorsque Sœur Michaëlle nous a quittés, une autre Religieuse l'a remplacée. Un jour, elle m'a reproché sur une faute que je n'avais pas commise. Comme j'ai nié cette faute, elle m'avait giflé. C'est la première fois que je recevais une punition non méritée. J'étais en colère (on a toujours accepté les corrections si c'étaient justifiées. Par contre pour les injustices, non! J'ai ramassé un caillou et l'ai jeté sur elle. Heureusement pour elle, la pierre n'a touché que sa cornette (le grand truc blanc que portaient, en ces temps là, les Sœurs de St. Vincent de Paul). Contre toute attente, la cornette tombe et la Sœur se retrouve avec une sorte de petit bonnet blanc sur la tête qui la rendait bizarrement ridicule. Imaginez une religieuse habituellement en tenue avec leur large «papillon» en guise de coiffe, se retrouvant sans celle-ci. Je me suis mis à rire et à me moquer d'elle. Elle a dû me prendre pour un fou.

Quelques jours après, je me retrouvais dans un avion militaire pour me rendre à l'hôpital des Religieuses à la Rue Henri Thévenet à SAIGON. Je ne sais pourquoi, je me rappelle du nom de cette rue. Un événement s'est produit dans cet avion que je raconterai plus loin.

Donc dans cet hôpital, on m'a traité à «l'électrochocs». On a mis sur ma tête une espèce de chapeau fait de bandes fines entrecroisées comme un filet. Le docteur a branché des fils partout sur ce genre de casque et a tourné un bouton qui était sur une boîte. D'un seul coup, j'ai senti une sorte de fourmillement douloureux qui pénètre dans mon crâne. J'ai arraché cette chose et ressentais la même sensation dans mes mains. Heureusement cela s'est arrêté. Mais d'autres séances allaient reprendre mais cette fois-ci, j'étais solidement attaché et les bras liés aux accoudoirs du fauteuil.

J'avais une chambre pendant ce séjour à l'hôpital. Donc, la première nuit, je me suis réveillé pour aller faire pipi (pour une fois l'envie de faire pipi m'avait réveillé). En me relevant de ma couchette, j'ai aperçu dans la pénombre, en face de moi, une silhouette qui se levait. J'avais la trouille et hop!, sous les draps !!! Mais comme j'avais tellement envie, je me relevais pour y aller. Qu'est-ce que je vois à nouveau? La forme qui réapparaissait. Finalement, je me réfugiais sous les draps et faisais pipi au lit. Effrayé par ce « fantôme » je n'arrivais pas à fermer les yeux.

Au matin, je sortais ma tête du drap et regardai prudemment devant moi et surprise, pas de fantôme, mais un grand miroir accroché au mur en face de moi.

Finalement c'était ma silhouette qui s'y reflétait. Je n'étais pas fier.

Les nuits, dans les cuisines de cet établissement, on entendait un cri retentissant, horrible et effrayant : grosso-modo ça fait à peu près : keeeer...keeeer... kecker! Kecker!, et ce, plusieurs fois. Là! Aussi pas question de sortir du lit. Tant pis si je mouillais le lit.

J'en parlais au cuisinier. Il m'a dit que c'est un « con kecker » Le terme « con » en vietnamien veut dire un être vivant : humain ou animal. Si dans une maison il y a ce genre de gros lézard, il portera chance et postérité dans cette demeure. Porter chance peut-être, mais pour moi la trouille plutôt. Mais la nuit d'après j'ai eu du mal à m'endormir. Heureusement on s'habitue à la longue ; et j'ai pu m'endormir normalement les nuits suivantes.

La découverte d'un poste de radio.

Dans cette chambre, sur une table, il y avait une drôle de boîte en bois verni avec une vitre sur laquelle il y a beaucoup d'inscriptions ainsi que deux boutons. Je tournais les boutons la lumière s'allume derrière la vitre et incroyable, j'entendais des personnes parler. J'ai regardé derrière ce «poste» personne ! Je le soulève rien non plus. Je tournais encore un peu et la voix est plus forte, je tourne dans l'autre sens elle diminue. Je tourne un autre bouton, c'est la musique, je tourne encore et ça change encore. J'étais vraiment très étonné que, de cet objet, on puisse entendre parler ainsi et la musique. Lorsque la Sœur infirmière arrive, je regardai encore ce poste dans tous les sens pour voir si, il n'y a pas une petite porte par laquelle des gens tout-petits puissent entrer. Car j'étais persuadé que de minuscules personnes puissent exister. Bien entendu, son premier réflexe était de me gronder. Mais devant mon air ahuri, et, surtout à ma question sur les tout-petits bonshommes dans le poste, elle s'est mise à rire devant mon ignorance. Elle me dit que cette boîte là, c'est un poste T.S.F., m'expliqua son fonctionnement et que les sons arrivent par les ondes. Quelle découverte, alors ! J'étais sûr que je vais épater mes camarades du Domaine quand je serai de retour là-bas. Eh bien, pas du tout. Beaucoup en ont déjà vu dans leur famille. J'étais très déçu.

Une fois mes séances d'électrochocs terminées, je revenais au Domaine de Marie, mais cette fois-ci en autocar. J'étais le seul garçon. Il y avait une bonne dizaine de filles. J'étais tellement timide que je rougissais dès que l'une s'approchait de moi. Il faut dire aussi que les Religieuses ont tout fait pour que nous ayons peur de filles.

J'étais déçu de ne pas prendre l'avion comme à l'aller. Après mûres réflexions, je me rappelais en effet que, à l'aller, dans l'avion pendant le vol, j'étais assis sur une banquette le long de la carlingue, comme les soldats qui étaient dans cet avion. L'envie me prenait d'aller aux toilettes. Le militaire à côté de moi m'a dit que c'est la porte au fond. C'est bien en effet les W.C. Quand j'ai fini, j'ai vu une autre porte sur le côté. Elle était bizarre: elle était arrondie comme le mur sur les côtés de l'avion. Je voulais savoir ce qu'il y avait derrière. D'un seul coup, cette porte m'a plaqué contre la paroi interne de l'avion. Je hurlai de terreur, car je croyais que j'allais mourir écrasé, tellement la porte me serrait. Heureusement que quelqu'un a entendu mon cri et s'est précipité pour fermer cette porte. M'attrapant sous son bras, il me fait assoir en me grondant. J'avais tellement peur que je n'osai plus bouger jusqu'à l'atterrissage. Quand le soldat m'a remis à la religieuse, il lui a dit je ne sais quoi, mais son regard en disait long, et je n'ai pas desserré les dents jusqu'à l'hôpital. Je suppose que c'est certainement à cause de mon aventure dans l'avion et c'est pour cette raison que mon retour à Dalat a dû se faire par l'autocar.

Toujours est-il qu'en rentrant au Domaine, il n'y avait plus la sœur remplaçante. Par contre, c'était une grande eurasienne qui avait pris sa place, avant que Sœur François-Régis n'ait pris le relai jusqu'à notre départ, pour Saigon et enfin la France par bateau.

Cette grande fille s'appelait Madeleine. Nous l'appelons tous Mado. Elle avait une chambre (qu'elle ne fermait jamais), dans notre dortoir. Un jour que j'étais puni, je n'avais pas le droit de sortir avec mes camarades.

Comme je m'ennuyais, j'ai fouillé un peu partout dans le dortoir ainsi que dans sa chambre. J'ai trouvé sur une petite table plein de petites choses et flacons (de parfum), que je voyais pour la première fois. J'ai ouvert un petit flacon : ce que ça sentait bon ! J'ai aspergé le contenu dans le dortoir. Ça sentait dans tout le dortoir. Comme le flacon est presque vide, je l'ai rempli avec de l'eau au lavabo en espérant qu'on ne s'apercevrait pas. J'ai trouvé étrange que l'eau devenait trouble. J'ai remis le flacon sur la petite table, comme si de rien était. Je ne vous dis pas, malgré mes « pardon, pardon, pardon » et mes pleurs, la raclée que j'ai reçue !!!

Quelques temps après, Sœur François-Régis est arrivée et Mado nous faisait la classe dans une petite maison au fond du stade. Là, j'ai essayé d'être sage et studieux. Que ça a été dur.

Par contre, trois à quatre jours après le début des grandes vacances, Je ne sais ce qui nous a pris : nous avons envahi la classe et on tout saccagé : tous les livres, cahiers et autres fournitures scolaires. Une vraie folie !!! Cela nous a tellement marqué, que même maintenant, on en parle encore. On grimpait sous les charpentes de la classe, on déchirait et jetait le tout au milieu. Il y a même quelques uns qui faisaient pipi et caca dessus. Après, pourquoi ? On ne savait plus ce qui se passait dans nos petites têtes... !! On faisait un tas de tout cela dehors et on y mettait le feu. Comme pour couronner le tout, quelqu'un n'a pas trouvé mieux que d'y jeter au feu des cartouches qu'il avait trouvées dans la forêt. Ça s'est mis à exploser et l'un d'entre-nous a reçu une balle au bras. On avait eu peur. Heureusement qu'il n'y ait pas d'autre drame.

Franchement, l'inconscience des enfants est terrible. Cela s'ensuit bien entendu avec punitions et privation d'argent de poche.

Comme je prononçais « encrée, le crou » au lieu de « entrée, le trou » et tout autre mot comportant le phonétique « tre », mes camarades se moquaient de ma prononciation et de mon incontinence par : « encrez dans crou est un vessie crouène, encrez dans crou est un vessie croué ». Traduction : « Entrez dans le trou est un vessie trouène, entrez dans le trou est un vessie trouée ». Vous remarquerez que l'article du genre du mot vessie. En effet, nous avons du mal entre le masculin et le féminin. Au début, je prenais mal cette plaisanterie, puis finalement, je laissais dire. Et en fin de compte, ça s'est arrêté. Non pas le « pipi au lit », mais la plaisanterie.

Confrontation avec les filles :

J'avais parlé de la séparation entre les filles et les garçons. Il nous arrivait cependant que nous nous côtoyions de temps en temps lors des fêtes, des messes ou autres activités.

Un dimanche, après la messe, en rentrant au camp des garçons, un des jumeaux, qui faisaient partie de notre groupe, se plaignait d'avoir été giflé par une fille. Aussitôt, on s'est tous sentis humiliés. Notre Honneur était en jeu. On lui a demandé qui l'avait giflé. Il n'a pas voulu dans l'immédiat nous le dire. Enfin après plus d'insistance, on a obtenu le nom de la personne incriminée : Paulette BEAUBOIS. Nous la connaissons bien, car nous avons souvent maille à parti avec elle (elle n'était pas grande, mais n'avait pas froid aux yeux. Nous avons mis en place une vengeance digne de ce nom.

Le soir venue, lorsque la surveillante, s'est endormie, en silence nous nous regroupions et allions d'un pas décisif au Montjoie. C'est le dortoir des Moyennes et des Grandes. Dès que nous sommes arrivés, ensemble nous avons scandé : Paulette ! Paulette !, et ce plusieurs fois et à tue-tête.

On croyait tous qu'elle allait sortir seule, mais à notre surprise, c'est une armée de filles qui venait à notre rencontre. Il y avait aussi des grandes. A Paulette, l'un d'entre-nous lui a posé la question, à savoir pourquoi elle a giflé notre camarade. Sa réponse fut que ce dernier l'avait embêtée et lui a dit des grossièretés.

Devant notre hésitation, les filles criaient qu'on était des peureux et des lâches. On sentait qu'elles voulaient en découdre aussi. D'un seul mouvement, on s'est lancé les unes contre les autres ; ça a été un vrai pugilas. Les coups pleuvaient de partout. Mais au moment du premier contact, J'ai senti, contre la personne sur laquelle j'ai buté, quelque chose de mou et doux contre ma figure. Dans ma surprise, je restais perplexe une seconde et ai reçu un coup de poing sur la figure. Je ne pouvais rien faire car j'étais pris en étau devant et derrière.

Quand enfin je pus me dégager, les Sœurs et les surveillantes des filles étaient là. Ce sont elles qui nous ont séparé. Par contre, le lendemain, nous, les garçons, nous avons reçus sur nos fesses quelques coups de badine de bambous d'une main ferme. Dans notre fierté, je me rappelle que personne n'a pleuré. Et malgré la douleur sur le visage et le derrière, je ressentais encore cette sensation agréable de ce « mou et doux » pendant l'échauffourée.

J'étais en émoi sans comprendre pourquoi.

Rien qu'en écrivant ces lignes, les souvenirs ressortent comme si c'était hier.

Un dimanche matin, après la grande messe, en redescendant au Camp, sur le chemin, il y avait vers la gauche un réservoir de récupération d'eau de pluie. Ne voit-il pas, qu'un d'entre nous a eu l'idée de d'enlever le bouchon de vidange. Et bien sûr, on n'a pas eu d'eau jusqu'aux prochaines pluies. Il m'a semblé aussi qu'une fois une religieuse a puni un camarade à rester dans ce puits pendant un certain temps.

Une fois, les Religieuses ont emmené un petit groupe au marché de Dalat. Ils étaient revenus avec chacun un petit caneton. On les envoyait.

Sœur Jean-Gabrielle, un jour m'emmenait au marché. Elle m'a fait goûter le «durian» (sau gièn, en vietnamien). Ce fruit sent fort, mais, que la chair est délicieuse. Elle me montrait comment il faut le choisir.

Pour jouer, nous avons des jouets que certains ont reçu de leur famille : petites voitures métallique qui fonctionnaient avec un ressort et une clé, des Mécano et autres et bien sûr de fabrication personnelle :

-Sarbacanes à piston avec du bambou : c'est un morceau de tube de bambou dans lequel on introduit une boulette de papier mâché dans chaque côté. Avec un manchon en bambou, muni d'une tige ayant le diamètre du trou du tube que d'un mouvement brusque on amène la boulette d'une extrémité à l'autre. Ce qui provoque une pression de l'autre extrémité et de ce fait, projette la 2^{ème} Boulette sur une cible visée. Souvent on l'utilise en classe sur le tableau. Alors gare aux oreilles si on est pris. Par contre, nous faisons des batailles rangées avec et là je vous assure ça fait mal.

Un jeu Vietnamien : Le Yiet, Tấn, Gòng. (jeu qui se joue en trois étapes).

Ça se compose de 2 bouts de bois de diamètre de plus de 2 cm. environ : un long de 30 cm environ et l'autre plus petit de 7 à 8 cm, un trou long de 10cm, et en pointe à chaque extrémité et large de 3cm. et profond d'environ 3 cm. ça se joue à plusieurs et par équipe.

1) -le Yiet : On pose le petit bâtonnet perpendiculaire au trou et on l'envoie le plus loin possible et les adversaires doivent l'attraper. Si tel est le cas, c'est l'adversaire qui prend la main. Dans le cas contraire, une fois le petit bout récupéré, de l'endroit où il l'a récupéré, il doit le lancer pour toucher le grand bout posé préalablement perpendiculaire au trou. Si le bâtonnet touche le bâton ou entre partiellement dans le trou, l'adversaire prend la main. Dans le cas contraire, on compte les points en prenant la mesure entre le point de chute du bâtonnet et le trou avec le grand : la longueur du grand est une mesure. Et on passe à la 2^{ème} partie :

2) -le Tấn : D'une main on tient fermement le bâton et de la même main, avec l'index et le pouce, on tient le petit bout de bois. Cela consiste à lancer légèrement en l'air le bâtonnet et de toute ses force on envoie le bâtonnet le plus loin possible dans l'espoir que l'adverse ne l'attrape. Si c'est le cas, l'adversaire prend la main. Si ce n'est le cas, l'adverse doit le récupérer et le lancer de l'endroit où il se trouve et l'autre joueur, doit au retour du bâtonnet, essayer le renvoyer de nouveau le plus loin. Si le bâtonnet tombe dans le trou, l'adverse prend la main. Sinon, le comptage de points se fait avec le bâton. Par contre, si le joueur parvient à le renvoyer le plus loin possible toujours en espérant que l'adverse ne l'attrape au vol, si ce n'est le cas, le comptage des points se fait toujours avec le bâton au point de chute du bâtonnet.

On peut aussi au début de cette 2^{ème} partie, une fois le bâtonnet en l'air, de le toucher une fois avec le bâton et l'envoyer ensuite au loin. Le comptage se fait alors avec le bâtonnet. Et là!.... les points s'accumulent plus vite. Vient enfin le :

3 -le Gòng : On pose le bâtonnet dans le sens de la longueur du trou, l'extrémité dépassant et pointant vers l'adverse. 2 possibilités d'envoi du bâtonnet : soit l'on frappe sur l'extrémité du bâtonnet pour l'envoyer en l'air et de l'envoyer de suite le plus loin possible ou de taper une fois le bâtonnet en l'air pour l'envoyer après. Si l'adverse n'attrape ce bâtonnet, le comptage des points se fait avec le bâton depuis l'endroit de sa chute. Le comptage des points se fait soit avec le petit ou le grand selon la façon d'envoyer le bâtonnet.

Ça a l'air compliqué, mais une fois qu'on a joué, on comprend mieux.

Le Nập kyễn : C'est une capsule de bière qu'on aplatisait, percée de deux trous en son centre. On passe une ficelle solide dans ces deux trous et faire un nœud. Passant les majeurs de chaque côté, on donne un mouvement rotatif pour faire tourner cette rondelle. Lorsque la ficelle est suffisamment enroulée, on tire en écartant les majeurs pour tendre la ficelle. Lors de la tension de la ficelle, la rondelle se met à tourner et emportée

par l'énergie cinétique la ficelle s'enroule dans l'autre sens et ainsi de suite. On faisait des concours. Celui qui arrive à sectionner la ficelle de l'adversaire gagne. Bien entendu on aiguise le bord de la rondelle.

Le Đá cao : C'est un volant fait avec une pièce de monnaie percée et fixée à la base d'une feuille de papier roulée en cône. On l'envoie en l'air soit à la main, avec le coude ou avec le pied en évitant qu'il ne touche le sol. On compte les coups jusqu'à ce qu'il touche terre ; et là, c'est l'adversaire qui Joue.

Les combats des grillons. Comme tous les enfants du Vietnam, les combats de grillons occupaient une part importante dans les loisirs. On attrapait donc les grillons soit avec une tige d'herbe ou tout simplement faire pipi dans leur trou. Une fois pris, on le mettait dans une boîte rectangle préalablement percée de petits trous, aménagée : un fond de terre assez épais parsemé de plusieurs trous faits avec notre index pour leurs abris, quelques petites mottes d'herbes et quelques morceaux de fruits pour la nourriture. On en prenait vraiment soin. Pour les exciter à combattre, il y a plusieurs moyens : avec une petite tige de bois en imitant une tête de grillon avec du goudron légèrement ramolli, on fixait un cheveu plié en deux pour simuler les antennes ; avec, on provoquait l'insecte avant le combat. On pouvait aussi, mais c'était cruel (nous n'en étions pas conscients à l'époque), on arrache la tête du perdant qu'on fixait ensuite au bout d'une tige et de la même façon exciter le combattant. Et cette dernière façon: avec une boucle de cheveu, on introduisait une des grandes pattes arrières, on faisait tourner le grillon un moment avant de le placer devant son adversaire.

La bobine roulante : Avec bobine en bois de fil vide, on taillait, de chaque côté des parties larges, des dents sur toute la circonférence, puis sur un côté de la bobine, on plantait un petit clou sans l'enfoncer à fond. Dans le trou de la bobine, on passe un élastique du côté du clou, on met un petit bout de branche pour retenir l'élastique et de l'autre côté on passe sous l'élastique une tige de bois plus longue de 6 à 10 cm. Pour diminuer le frottement entre la tige et la bobine, on met un peu de savon. Une fois assemblé, il suffit de remonter en tournant la tige en retenant la bobine pour tendre par torsion de l'élastique. Enfin on pose l'objet par terre et la bobine avance toute seule. L'élastique en se détendant fait tourner la bobine. Par contre, le savon c'est pour diminuer la friction de la tige à la face plane de la bobine.

On fabriquait aussi un cerf-volant ayant une longue queue, et ce, avec du papier, de la ficelle et du bambou. Puis on allait le faire voler sur la Montagne rasée. On est fier et épaté de voir que ça volait haut. Parfois, la ficelle se cassait. Si on pouvait récupérer le cerf-volant, tant mieux. Sinon on en refait un autre.

Les plus grands nous ont montré comment tailler dans une planche soit un pistolet ou une carabine à amorces rondes. La culasse-percuteur est équipée d'une punaise ainsi que la partie qui recevrait le pétard à amorce. L'ensemble mécanique est retenu et fonctionne par deux gros élastiques.

Avec les pierres à acétylène, on faisait sauter en l'air des boîtes de conserve. Pour cela, on creuse un trou profond de 3 à 4 cms, et d'un même diamètre que la boîte de conserve. Dans ce trou, on pose au milieu une pierre à acétylène. Par-dessus on met la boîte à l'envers dans le trou en colmatant autour, sans oublier de percer avant un petit trou au centre du fond de la boîte. On verse par ce petit trou un peu d'eau et, on approche une flamme vers cet orifice. Le gaz dégagé dans la boîte, s'enflamme et provoque une explosion qui la projette en l'air. C'est un jeu dangereux, mais nous étions inconscients. Où peut-on se procurer cette pierre? Je l'ignore. Mais on arrive à en avoir.

Il y a d'autres jeux plus innocents :

En parlant de boîte métallique, on attrapait des sauterelles pour les faire griller dedans sur un feu. C'est bon: ça a le goût de noisette. Ce sont les montagnards (moïs) qui se nourrissent avec. On faisait griller aussi des cigales.

Avec les paquets vides de cigarettes, qu'on pliait d'une certaine manière, puis posés en une pile au milieu d'un cercle tracé au sol, D'une vingtaine de pas, on devait avec un galet éjecté cette pile. Tous les paquets pliés qui sont hors du cercle, la personne qui a lancé le galet les ramasse. Puis c'est le tour de l'autre.

Le « Búng hìn » : On pose une image sur l'index plié et le poing fermé. D'une chiquenaude avec le majeur de l'autre main, l'envoyer le plus loin possible. Ça se joue à plusieurs. Le joueur qui a envoyé l'image le plus loin, ramasse toutes les images jouées.

On fabriquait des échasses et avec, on faisait la course, des batailles à deux ou par équipe. On faisait aussi des concours de sauts à cloche-pied avec une seule échasse. On compte alors le nombre de sauts et celui qui a fait

le plus, c'est le vainqueur.

Il y a tellement de jeux que je ne puis tous les décrire.

Bien entendu, avec nos lance-pierres, nous tirions sur les oiseaux ou sur des cibles. Nous faisons énormément des bêtises.

En parlant de lance-pierres, lorsque notre surveillante chinoise se dirige vers le bois pour ses besoins naturels, nous la suivons discrètement, et, dès qu'elle baisse son pantalon, le plus habile d'entre nous lui envoie un projectile ; et nous nous baissions dans les fourrées pour ne pas être repérés. Qu'elle nous pardonne ; nous étions inconscients de nos actes.

Cette pauvre surveillante, nous lui avons fait voir de toutes les couleurs : quand on faisait la sieste, elle profitait aussi pour se reposer dans sa chambre. Lorsqu'elle s'est assoupie, nous profitons pour chercher dans les charpentes des nids de souris et quand nous trouvions des souriceaux qui venaient de naître, nous les prenions les mettions sur elle. Comme les souriceaux bougeaient, ça la réveille et elle hurlait en trouvant sur elle les petites bêtes.

On allait aussi à la pêche à l'étang en bas à Claire Val, qui est la pouponnière du Domaine. Un bout d'une canne de bambou assez longue, du fil de couture et une épingle recourbée et un ver de terre suffisaient. C'est ainsi qu'un jour, à l'étang, un monsieur Français qui passait par là, me regardait pêcher. Au bout d'un moment il me dit que je me débrouillai bien, malgré mon matériel simple. Il m'expliquait que pour pêcher, il faut du vrai fil de pêche en nylon, un flotteur et un hameçon. J'ai répondu que j'ai appris avec les Grands cette façon de pêcher et qu'on arrivait quand même à en prendre des poissons aussi bien à l'étang que dans le ruisseau près des habitations des employés travaillant au Domaine. Et sur ce, il me dit qu'à l'occasion, il me donnerait du fil, un flotteur et des hameçons. En effet, lorsque je retournai à l'étang, il était là. Comme il avait promis, il sortit de son sac une bobine de fil en nylon, un flotteur et un sachet d'hameçons. J'étais émerveillé de tout cet attirail. Et là, il m'a montré comment fixer un hameçon à un fil et monter une ligne (depuis, je fixai toujours de cette manière les hameçons). Il m'avait donné du fil, des hameçons et un flotteur. J'avais un trésor !

Et là, comme toujours, notre surveillante chinoise nous préparait les poissons avec son grand cœur.

Quand elle nous accompagnait au Petit Lycée en ville, nous nous esquivions dans la forêt, au bord de la rivière Camly, aux abattoirs pour voir comment on égorgeait les cochons ou assommer les bœufs avant de les égorger.

Elle continuait cependant jusqu'au lycée avec un ou deux élèves seulement et s'en retournait au Domaine, puis revenait nous chercher. Le groupe se reconstituait au fur et à mesure que nous approchions du Domaine. Nous avons des cartables en tissu couleur kaki fabriquées par le Religieuses.

Je n'ose en dire plus sur cette pauvre femme, surtout qu'elle ne nous a jamais punis ou dénoncés aux Religieuses, ce que nous lui avons pu faire endurer. Elle ne nous a jamais tenu rigueur

Quand elle a dû quitter le Domaine, pour suivre son mari, ce que nous avons pu pleurer et lui montrer notre affection. Elle nous serrait très fort dans ses bras. Je n'ai jamais ressenti une émotion aussi forte et surtout un immense chagrin..

A Clair Val, il y a une fenêtre ronde protégée par une grille forgée. Sans réfléchir, je passai ma tête à travers les barreaux. Quand j'ai voulu me retirer, impossible. J'ai beau insister, pas moyen. J'ai hurlé pour appeler. Heureusement qu'à la pouponnière, on m'a entendu. On a pu me dégager avec difficulté. Je m'attendais à être grondé, mais, devant mon air confus, ils ont rit en me disant que ça me serve de leçon.

A l'école de Dalat, je me rappelle être tombé amoureux d'une fille vietnamienne. Elle s'appelait NGUYEN THI ĐUC THU et avait des cheveux très noirs et légèrement ondulés : je la trouvais très belle. Même maintenant, je revois encore son visage. J'étais tellement timide que je rougissais en sa présence et n'osai la regarder. Elle nous regardait hautainement et nous ignorait. En effet, elle était toujours la première de la classe. Moi, j'étais avant-dernier et tenais compagnie à celui qui était après moi dans le classement final de la classe. Il s'appelait Benoît Húc Sĩ. Je m'entendais très bien avec lui (surtout pour faire des bêtises).

J'avais très peur de l'instituteur. Son regard et ses mains (de vrais claquoirs) nous terrorisaient. Quand on ne sait pas nos leçons, il nous giflait : on a l'impression que notre tête faisait 2 fois le tour sur elle-même. Je pense qu'à cause de ça, on faisait l'école buissonnière. Je me rappelle de son visage basané couvert de toute petites

cicatrices rondes sur toute la surface. Il venait avec une grosse voiture noire, et, si ma mémoire était bonne, c'était un Frégate.

Parmi nos multiples bêtises, quand nous avons de moments libres, en nous promenant dans les environs du Domaines, à l'approche de certaines maisons il y avait un chien qui aboyait après nous. S'il pouvait sortir des barrières, je suis sûr qu'il aiguiserait ses dents sur nos mollets ou nos fesses. D'un commun accord, nous avons décidé de l'empoisonner. Pour ce faire, on a trouvé une grosse boîte de conserve. On a fait pipi et fait caca dedans, puis ajouté des champignons trouvés dans la forêt. On a bien mélangé le tout et enduit l'extrémité d'une flèche de ce produit puis viser et tirer sur le chien méchant. On s'est vite sauvé de peur d'être surpris. Quelques jours après, nous avons appris que le chien était mort. Cela nous a marqué, car on voulait seulement le rendre malade et non pas le tuer.

Il y avait une religieuse qui, tous les matins au stade du Domaine, faisait les tractions avec les barreaux d'un portique. Toujours inconscients de nos actes, nous avons barbouillé les barreaux avec nos excréments la veille.

Le lendemain de bonne heure, nous sommes tous aux fenêtres de notre dortoir pour observer le résultat. La pauvre Sœur en passant de barreau en barreau se trouve les mains engluées de notre préparation. Nous riions de sa déconvenue sans nous cacher. Du stade, elle nous voyait, bien sûr, riant de bon cœur. Mais nous ne savons pas ce qui nous attendait. Quelques minutes après, nous voyons arriver la Religieuse vraiment en colère une badine à la main. Là nous avons compris qu'on a dû faire une très grosse bêtise. Elle nous a fait accroupir, les fesses à l'air en rang côte à côte, et c'est alors que les coups pleuvaient sur nos petites fesses. La punition corporelle terminée, elle nous demande de nous habiller en vitesse et de nous regrouper dehors devant le dortoir. Quel ne fut pas notre surprise : un camion militaire de la Sûreté Nationale était là et un homme nous attendait avec une longue corde. Il disait qu'il va nous jeter au cachot à la Sûreté. Là, on s'est tous mis à beugler comme des bœufs qu'on emmenait aux abattoirs. On n'en menait pas large. S'approchant de nous, il tend un bout de la corde à l'un d'entre nous en lui disant de ne lâcher cette corde sous aucun prétexte. Puis avec la corde, il nous entoure et fait un nœud à la fin. Mettant la partie de la corde restante sur son épaule et en tirant, il nous demande de le suivre. Toujours en pleurant, nous le suivons sans opposer de résistance. Nous étions certains d'aller au cachot. S'arrêtant un moment, il demande à la Sœur si vraiment il faut nous emmener. Elle rétorquait que si nous promettions d'être sages et de ne plus faire de pareilles bêtises, on nous relâcherait. Bien entendu, nous promettons tous, tout ce qu'elle voudrait, tellement nous étions effrayés. On a compris plus tard que c'était uniquement pour nous faire peur.

En parlant du stade: nous étions à la lisière du bois au bord de ce stade en train de discuter au pied d'un arbre. Je ne me rappelle plus qui c'était. Ce camarade, pour s'amuser, a lancé en l'air une fléchette. Eh bien la fléchette en retombant, s'est fichée sur le haut du crâne d'Etienne Gloaguen. Etienne croyait que c'était une branchette et n'a pas réagi. C'est alors qu'on s'est aperçu qu'il avait une fléchette plantée sur sa tête. Quand on le lui a dit, il s'est mis à hurler alors qu'il n'a ressenti aucune douleur. Nous avons essayé de tirer cette fléchette, seule la partie en bois et les plumes sont enlevés ; par contre, la pointe métallique n'a pas bougé. On a été prévenir Jean-Baptiste. Il a aussi essayé, même avec les dents et une pince, rien à faire. L'ambulance de l'armée était arrivée et à emmené Etienne G..., pour lui retirer cette pointe.

Je n'étais pas en reste, non plus. Il y avait un grand portique très haut. On grimpait à l'échelle et allait à l'autre bout soit en équilibre, soit à califourchon. Comme je n'étais pas téméraire, je faisais le trajet à califourchon. Arrivé au bout, prudemment j'accédais au mât cylindrique pour me laisser glisser jusqu'en bas. A cause du frottement, ça me brûlait, j'ai lâché cette glissière et me retrouvait en bas plus vite que prévu.

Marcel DUPYRE m'en a parlé lorsque je l'ai revu pour la première fois pour la rencontre estivale à Vouvray en 1990 et. J'étais surpris qu'il s'en rappelle.

Une chose extraordinaire s'est alors produite.

En effet, je me voyais allongé sur le côté par terre, et, mes camarades autour de moi qui s'affolaient. J'ai beau crié et dire que je suis au dessus d'eux, rien à faire ; ils étaient tous autour de mon corps. C'est là que j'ai vu une ambulance militaire arriver et deux grandes personnes m'ont mis dans un brancard et mis dans cette ambulance. Dès que l'ambulance a démarré, plus rien ! Je me suis réveillé à l'hôpital militaire CATROUX. J'ai

encore une marque creuse à l'arrière de mon crâne.

Craignant qu'on me prenne pour un fou ou menteur, je n'ai jamais osé parler à qui que ce soit de cette expérience. Même maintenant, je revoyais encore cette scène et je suis encore tout bouleversé.

De temps en temps, nous allons à l'hôpital CATROUX, rendre visite aux Soldats Blessés. On allait aussi à Girinh, un petit village où habitaient des lépreux. Sans apriori, nous jouons au baby-foot, au «đá cao», au foot et autres jeux avec eux.

A la ferme du Domaine. Il y a une porcherie. Les bêtes étaient séparées dans chaque box. Deux cochons se reniflaient le museau. Voyant celà, nous avons ouvert le portillon qui les séparait. Aussitôt les deux animaux se rejoignent et à notre étonnement, l'un monte sur l'autre. On a essayé de les séparer, même avec des bâtons, rien à faire. Sur ces entre-faits, ne voit-il pas que la Sœur responsable de la ferme rapplique. Voyant ce qui se passait, elle saisit une fourche et nous pourchassait. On se sauvait dans tous les sens. D'autres se réfugiaient dans la paille au dessus de la porcherie. Voyant qu'elle s'approchait de l'échelle, nous criions à nos camarades qu'elle s'apprêtait à prendre l'échelle. Ce fut une nouvelle envolée d'enfants s'enfuyant devant la fureur de la Sœur. Bien entendu, le soir nous recevons la correction bien méritée toujours sans broncher.

Toujours à la ferme, dans nos moments de liberté (c'est vrai que nous avons une liberté totale en dehors des Prières, repas, messes, école, sieste et autres obligations), nous allons à l'étable des bœufs. Ces animaux sont nourris avec de la paille et un mélange de céréales concassées. Eh bien, on a goûté à ces céréales, et ma foi, on en reprenait sans problème. Un jour, quelqu'un s'est perché sur la mangeoire au dessus d'une vache et a uriné. On a été surpris de voir cette vache laper le pipi.

La Religieuse responsable de la ferme nous montrait comment on fait le beurre. Le petit lait restant est donné aux cochons.

Par contre, à côté de la ferme, il y avait un atelier où travaillait Rémy. Il est aussi Eurasien et devait avoir 25/30 ans. J'étais en admiration devant ses différentes qualités. En effet, il était cordonnier, imprimeur, relieur et doreur de livres. C'est lui qui fabriquait toutes nos sandales, nos socs en bois et chaussures. Une adresse extraordinaire. Je l'ai revu ainsi que son épouse Agnès (eurasienne aussi) à mon premier retour au Pays en 1993. Ils n'avaient pas voulu se faire rapatrier quand ils pouvaient le faire.

Rassurez-vous il y a des bêtises plus innocentes ; Comme par exemple sauter d'un promontoire haut d'environ 2m, avec une couverture en guise de parachute. Quelle ne fut pas notre surprise se constater que la couverture ne se gonflait pas comme cela se doit. Bien entendu, nous ne savons pas qu'il fallait plus de hauteur pour que l'air puisse s'engouffrer sous la couverture. Plus, sont les échecs, plus, nous insistons malgré les bosses et les bleus. On a notre fierté ! Non mais....!

Dans le bois de pins, après le Camp des garçons, avec des planches préalablement frottées pour les rendre glissantes, nous nous asseyions dessus à plusieurs, et on dévalait à fond la pente. Comme nous ne contrôlons pas assez la vitesse et surtout les trajectoires, nous nous buttions sur des troncs, défoncions des broussailles ou tout simplement faisions une galipette à cause d'une racine trop haute se trouvant sur notre passage. Je ne vous dis pas, les bleus, les écorchures et plus grave, l'état de nos vêtements. C'était la punition assurée. Cela ne nous a pas empêché de continuer ainsi que de monter aux arbres et d'avoir des habits déchirés et collants de résines.

Souvent, nous allons pique-niquer. Les Sœurs faisaient appel alors aux militaires pour transporter toute cette marmaille que nous sommes. Et bien sûr, pour ne pas changer, on chahutait à qui mieux-mieux. A l'arrière du camion GMC, j'ai basculé par-dessus la ridelle heureusement une de mes bretelles s'était prise à un crochet de remorquage. Je ne me rappelle pas avoir eu peur; mais fasciné par le défilement de la route sous mes yeux. Vraiment on était inconscient des dangers.

Nous pique-niquions souvent à la chute Camly, à la chute de Presle ou la chute Gougar. On se baignait et on ressortait de l'eau avec un ou plusieurs sangsues sur nos corps. Heureusement, Jean-Baptiste, par précaution avait pris avec lui de la chaux. Rien de tel pour que ces bestioles lâchent prise.

Un jour, après une tornade, les poteaux électriques étaient par terre. Les fils électriques pendaient. Jean-Jacques a pris un fil avec ses deux mains. Soudain, il se met à hurler. Nous croyons qu'il voulait jouer à Tarzan! Fort heureusement qu'un grand vietnamien du «Gai-Labeur» a compris la situation et lui a fait lâcher prise en lui bottant sur ses fesses de toutes ses forces. Sur l'instant on a rien compris. Il nous a expliqué que l'électricité peut

tuer quelqu'un.

Une fois en revenant d'une promenade, l'orage éclatait. On s'est précipité à rentrer et comme le dortoir était proche, on s'est tous mis à l'abri. L'un d'entre nous a ramassé une tige de fer en cours de route et l'a gardé avec lui. Soudain il y a un éclair qui est entré et s'est dirigé vers le fil de fer, et, à l'extrémité de ce fil, d'autres petits éclairs se dirigeaient vers lui et autres camarades qui l'entouraient. Il a jeté son bout de fer le plus loin possible, et, tenez-vous bien! Sans se concerter, on s'est tous mis à genou en faisant le signe de la croix et prier.

Un soir, une tornade éclatât. Nous étions tous dehors. Les responsables, qui nous accompagnaient, nous ordonnaient de nous mettre rapidement à plat ventre ; autrement on serait emporté par le vent. Je me souviens que quelqu'un est resté debout et a été projeté plus loin. J'entends encore son cri de terreur. Heureusement que le vent ne l'a pas emporté très loin.

Par temps de gros orages, les caniveaux ou autres rigoles dans la forêt se gonflaient d'eau et inconsciemment, nous y pataugeons, tout nu, avec délice, au grand désespoir de nos supérieurs.

Une fois, on a assisté à une éclipse solaire. On nous interdisait de regarder directement le soleil. C'était impressionnant de voir la nuit tomber en plein jour. Par contre, on pouvait regarder cette éclipse à travers des morceaux de vitre fumée avec de la suie, ou bien, avec des bassines d'eau qu'on plaçait de telle manière que l'éclipse se reflétait sur le mur de la maison.

Une nuit, dans le dortoir, en regardant vers la fenêtre, quelqu'un nous appelle. Il nous montre une «tête du diable» qui nous regardait par la fenêtre. Tous sans exception, on le voyait. Tous on a eu très peur et on s'est mis à prier. Comme quoi, l'éducation religieuse joue un rôle dans nos réactions et que les hallucinations collectives existent. Le matin on regardait à nouveau la fenêtre et on voyait l'arbre dehors juste en face. Donc la nuit, dans le dortoir, on s'est mis à regarder la fenêtre et la même apparition est là devant nous. Finalement, ce n'était que la lune, à travers les branches de l'arbre, qui donnait l'illusion d'une apparition diabolique.

Pour tester notre courage, les grands ont mis un billet d'une piastre sur une des tombes au cimetière bouddhiste de la ville. Pour prouver notre courage, on doit revenir avec le billet, la nuit. Nous étions une petite bande pour ce défi. En arrivant au cimetière, on voyait des petites lumières qui flottaient au dessus des tombes. Certains commençaient à avoir peur et voulaient faire demi-tour, moi en premier. Mais, Jean Sauvage a dit que ce n'est pas des fantômes. Ce sont des feux follets. On était surpris, qu'il était au courant de ce phénomène.

Fièremment il nous a dit : qu'une nuit avec Jean Barrat, ils étaient à côté d'un cimetière et qu'il avait vu ces petites lumières qui flottaient et avait eu peur. Jean Barrat lui a expliqué que c'étaient des feux follets. C'est-à-dire du gaz de phosphore qui se dégageait des corps en décomposition et que le vent leur donnait l'impression qu'ils se déplaçaient. Un peu septiques, nous cherchons sur toutes les tombes, mais, pas de billet. On est rentré pas contents du tout.

Les grands, toujours malicieux, nous disaient que pour devenir fort, il fallait prendre l'extrémité arrière d'une grosse fourmi noire et le mettre dans le creux de du bras et de plier le bras de toutes ses forces. Ils arrachent donc la queue de la fourmi, la posent dans le creux de nos bras et nous demandent de plier et serrer très fort. Mais on ne doit ni pleurer ni crier. C'est alors qu'on ressent une forte piqûre, et comme on ne veut pas perdre la face, on serrait les dents pour ne pas crier. Ce qu'on a pu être fier.

Comme j'étais rachitique et que j'avais une santé fragile, je faisais des séjours assez régulièrement à l'infirmerie. On me faisait des piqûres. Au début, j'avais peur d'être piqué, je hurlai en pleurant. La Soeur infirmière m'a dit que si je ne pleurai pas, je recevrai un bonbon. Et à chaque séance de piqûre, je commençais à pleurer, et pour me rendre «courageux», je reçois un bonbon. Bien que je me suis habitué et que ça ne me faisait plus mal, j'ai fait la comédie, pour avoir un bonbon, jusqu'à la fin des séances de piqûre.

J'avais fait aussi un autre séjour à l'infirmerie du Domaine. Cela s'est produit un Dimanche, pour la bénédiction d'électrification de la cloche de la Chapelle. C'était une cérémonie grandiose. Même l'Evêque était là. Il faisait beau et chaud. Nous étions depuis un certain temps exposés au soleil. Mon nez commençait à saigner et je m'évanouissais. Je n'ai pu assister la fin de la cérémonie et surtout à la fête qui s'en suit.

Pour notre Confirmation à la cathédrale du Coq on nous a dit que l'Evêque serait là aussi et en passant devant lui, il nous donnerait une gifle. Quand ça a été le moment, on s'est approché avec crainte. Finalement,

c'était une petite tape sur la joue. (Pourquoi la cathédrale du Coq? Tout simplement au sommet de la flèche de cet édifice, on a mis un coq.)

Avez-vous déjà entendu quelqu'un qui peut péter à volonté? Eh bien! Ça existe. C'est un vietnamien, du Camp des garçons au «Gai-Labeur», qui pétait quand il voulait et de toutes les façons: long, court, grave, aigüe, en chapelet ou en rafale. On lui donnait des sous pour qu'il recommence. Ah! C'est un sacré Pétomane. Il s'installait sur une table en guise de scène, prenait des poses comme au spectacle pour chaque Pet. Ce qu'on a pu rire.

On allait aussi, de temps en temps, à l'Ecole des Enfants de Troupe pour certains spectacles. Je me rappelle d'un grand drap tendu pour des «ombres chinoises». Pour pouvoir projeter les ombres sur l'écran, une très grosse ampoule électrique est utilisée. Sa puissance est de 100 bougies. Ce n'est pas en Watt comme maintenant.

Un jour, on m'a dit que je vais aller aux « Enfants de Troupe » de DALAT. Je ne voulais pas du tout y aller. C'est là que je me rappelais de cet « Oncle » qui était venu me chercher pour passer une journée dans sa famille. J'ai quitté le Domaine et, de mémoire allais chez lui. Je me rappelais aussi, l'endroit où il habitait près d'un petit pont au bord de la rivière Camly qui traversait Dalat. En arrivant à son domicile, j'apprenais que cette famille a déménagé il y a longtemps, et, qu'elle habitait vers le «Lac de Grenouillère». Arrivé à l'endroit indiquée, j'apprenais qu'ils sont partis pour Saigon. De là, j'ai fait du stop (eh oui.. déjà !!). Personne ne me posait de question: qui je suis, qui sont mes parents, où j'habitais..... C'est vrai qu'à l'époque, pendant la «Guerre d'Indochine», un enfant de 9/10 ans, se trouvant seul, était monnaie courante. Et c'est tout naturel que des gens me prenaient, soit en voiture ou autres moyens de locomotion, sans se poser de question. Certains me donnaient même à manger et m'offraient l'hospitalité. Combien de temps a duré ce voyage de Dalat à Saigon, je ne saurais le dire. Toujours, est-il que, arrivé à Saigon, je demandais aux gens s'ils ne connaissaient pas « Monsieur Oncle ». On me regardait d'une drôle de façon en haussant les épaules. J'étais crasseux, mal habillé, mais ne manquais pas de nourriture: en effet, des âmes bienveillantes m'ont toujours donné à manger. J'ai déambulé dans les marchés de Saigon en rapinant et mendiant pour vivre. Combien de temps je suis à Saigon ????

Mais un jour, dans un marché, une Religieuse, Sœur Blandine, économe du Domaine de Marie, m'aperçoit. Avant que j'aie pu me sauver, elle me rattrape. J'ai pu donc, quelques jours après, retourner au Domaine. (Heureusement)

Je m'attendais à être puni. Eh bien non ! Au contraire.

J'ai rejoint mon groupe des «JOYEUX LABEURS» comme si, de rien n'était. Je n'ai plus entendu parler de rejoindre les «Enfants de Troupe».

Et ma vie au Domaine reprend son cours tout naturellement. J'ai dû m'assagir, il me semble.

Les Religieuses m'ont appris à faire un peu la cuisine, à tricoter aussi. Eh oui!

Il y a sous la chapelle, une salle de spectacle, et, de temps en temps on y allait. J'étais tout petit (peut-être 5 ou 6 ans). On avait mis notre beau costume bleu-marine pour la circonstance. J'étais fier. J'avais un rôle d'enfant de chœur et ne voulais pas enlever ma veste pour enfiler la tenue d'enfant de chœur. J'avais l'air très gros mais ne m'en rendais pas compte. Quand c'est mon tour d'entrer en scène, j'entendais les gens rire de mon accoutrement. Je n'ai pas compris pourquoi. C'est après qu'on m'a expliqué la raison de cette hilarité.

Il y a aussi les filles vietnamiennes qui chantaient dansaient et chantaient des chansons folkloriques du pays. Mais un chant en particulier, était tellement beau, que inconsciemment, j'ai mémorisé l'air et le fredonnais. Même maintenant encore.

On allait de temps en temps au cinéma de Dalat. Je ne me rappelle de quelques films: Tarzan le Seigneur de la Jungle, Monsieur Vincent: c'est l'histoire de Saint Vincent de Paul; et Mowgli le Fils de la jungle.

Une nuit, tout le Domaine était en effervescence : Le Chalet (centre d'apprentissage des grandes filles) prenait feu. Heureusement, qu'il n'y avait pas eu de victimes. Le feu a tout détruit. Ce centre d'apprentissage a été reconstruit en dur.

Une autre fois, il y avait aussi l'incendie dans la forêt proche du Camp des garçons. C'était très impressionnant, et, on avait eu très peur. On a évacué les dortoirs. Il paraît que, quelqu'un a mis le feu en

plusieurs endroits. Quand le feu a été éteint, on est revenu dans les dortoirs, mais, on a eu du mal à nous endormir, tellement on est excité.

Bien qu'il y ait la guerre en Indochine, nous n'en n'avons pas subi les conséquences. Il est vrai que Dalat est un endroit où de part et d'autre, les soldats Français et les Vietminh ont leur propre hôpital et maison de convalescence, séparés cependant par quelques kilomètres. Les deux camps respectaient la neutralité du lieu. C'est ce que m'a expliqué Robert JACQUES.

On était plus ou moins au courant de cette guerre. On voyait des réfugiés du Tonkin arriver en masse. On disait toutes sortes de choses sur eux et de ce fait, on avait vraiment très peur de les côtoyer.

Les bruits courraient que ces gens volaient des enfants pour les vendre ou les manger. Qu'ils mangeaient aussi du chien. C'était après la chute de Diem Bien Phu.

On parlait alors qu'on allait partir pour la France.

On sentait que le départ approchait. On nous photographiait pour les papiers, nous allons à la cordonnerie de Rémy pour avoir des sandales avec des semelles de crêpe. Enfin de tout quoi.

La veille du départ, Sœur Sabine et Sœur Jean-Gabrielle sont venues me voir. J'étais un peu inquiet : qu'est-ce que j'ai pu faire encore? A ma grande surprise, elles m'ont serré très fort dans leurs bras puis m'ont dit que j'ai une Marraine en France. Je ne savais pas ce qu'était une «marraine». Sœur Sabine m'a alors expliqué que, le jour où j'ai été déposé au Domaine, Madame Graffeuil était présente. Elle a accepté d'être ma Marraine, pour mon baptême. J'étais fier et disais à mes camarades que je «connaissais» quelqu'un en France. Quand ils me posaient des questions, je disais que c'est un secret, sans plus!

Puis Sœur Jean-Gabrielle a préparé à la crèche un repas d'adieu pour quelques «chouchous», dont j'en faisais partie. Je me rappelle qu'une fille eurasienne de notre âge (Jeanne Coupeau que j'allais revoir bien plus tard en France et apprendrais qu'elle était la nièce de cette Religieuse), voulait être avec nous et Sœur Jean-Gabrielle la refoulait en disant que ce repas était réservé pour le petit groupe qui allait partir pour la France. Cette fille faisait des caprices pour être des nôtres, rien à faire. Nous étions très fiers de manger un «PHO», préparé par cette religieuse et ce, sans cette fille.

On imaginait cette France un très grand pays. On nous parlait de la fierté d'être Français, que la France est très connue, appréciée et respectée de par le monde. Malheureusement, ce n'est plus le cas actuellement.

On était tous excités quand on nous avait fait savoir qu'on partirait le lendemain.

Ce jour là, on est tous monté dans des cars pour Saigon. Nous avons chacun un paquetage (un grand sac militaire kaki). Je me rappelle que Jean-Marie Charlès courait après les cars en pleurant, car il voulait venir avec nous (Malheureusement, on n'a plus eu de ses nouvelles). Pendant le voyage qui paraissait long, on imaginait toutes sortes de choses. Ça discutait à tout va.

Arrivée dans Saigon. Il faisait très chaud et humide. Ce n'est pas comme à Dalat. Je reconnaissais la rue Henri Thévenet. Mais nous logions dans un dortoir au pensionnat attenant à l'hôpital. On restait 2 à 3 jours, avant de prendre le bateau.

Quand vient enfin le moment d'aller au port, il manquait un garçon. Ça a été la panique. Les religieuses et les employés se déployaient dans les rues environnantes et revenaient enfin avec. C'était je crois, Jean-François Le Van NHAN. La nuit commençait à tomber.

Au port, on se sentait tout petit, mais, vraiment très petit à côté de ce grand paquebot. C'est le «CYRENIA», un bateau Grec. On nous rassemblait avec notre paquetage, avant d'embarquer. On n'avait que notre chemisette, un short, et une paire de sandalettes à semelle de crêpe.

C'est vraiment l'aventure que nous vivions à ce moment là.

La vie sur le bateau :

Quand on embarquait, on prenait la passerelle. Elle était assez raide et impressionnante.

Une fois sur le pont, on nous regroupait et directement on était dirigé dans les cales. Comme d'habitude, on séparait les filles des garçons. Une fois, installés dans ce qui serait notre dortoir pendant tout le voyage, on allait au réfectoire réservé aux garçons; On ne mélange toujours pas les filles et les garçons. Les tables étaient déjà préparées. Le couvert était mis et il y avait des tranches de pain, des pichets d'eau, du sel, du poivre et des pots contenant une espèce de pâte jaune. On a demandé aux grands qu'est-ce que c'est. C'est comme la confiture,

nous ont-ils répondu. En toute confiance, on en a tartiné une bonne couche sur une tranche de pain, et avec gourmandise, on a mordu dedans sans retenue. Qu'elle horreur! C'était fort, ça piquait et ça nous montait au nez et les larmes coulaient. On a recraché notre bouchée. On nous a dit que c'est de la moutarde et que c'est pour accompagner la viande. Une fois le dîner terminé, direction le dortoir. Mais comme on était tellement excité, qu'on a du mal à s'endormir. Finalement on a pu fermer les yeux, malgré le ronronnement des moteurs.

Le lendemain, après notre toilette et le petit déjeuner, on pouvait se promener sur le pont inférieur seulement. Mais avec le temps, on pouvait aller partout sur le bateau.

On était surpris d'être déjà en pleine mer. Au loin, on voyait à peine la côte. C'était merveilleux. Voir ce gros bateau glisser sur la mer, des oiseaux (plus tard, j'appris que c'étaient des mouettes) qui suivaient en criant. Le vent caressait notre visage. Le CYRENIA laissait un long sillage derrière.

Sur le pont supérieur, il y avait une grande salle où les grandes personnes sont installées pour prendre des boissons, tandis que d'autres dansaient. On passait entre les gens sans qu'on nous en empêche.

Sur les ponts, il y a des gens qui se reposaient sur des chaises longues qu'on appelait des «transats». Il y en a qui jouait aux galets. C'était avec une grande grille rectangulaire peinte sur le sol, plus haut que large avec des cases numérotée. Ça consiste, à environ une vingtaine de pas de cette grille, avec une canne terminée par une sorte de pelle dont l'extrémité est en forme concave, pousser assez fort un galet rond. Où s'arrête le galet, le chiffre est pris en compte pour les points. Je m'aperçois que les grandes personnes jouent comme nous, mais avec des jeux différents.

Sur le dernier pont, il y avait une balançoire et une piscine, et le soir, il y a cinéma. On nous interdisait d'y aller. Mais, le soir, on pouvait regarder les films qu'il passait. Progressivement, pendant la projection du film, on se baignait et à la fin on pouvait aller dans la journée patauger et même jouer à la balançoire.

Les marins étaient gentils avec nous.

Bien entendu, les bêtises recommençaient. Il y avait, un grand eurasien, il était sourd et muet. Il nous entraînait : Un après-midi, pendant que les gens dansaient, avec lui nous nous fauillions à travers eux. Arrivés vers le zinc, on prenait les verres et buvait le contenu. C'était fort. Bien entendu, un peu plus tard, on avait chaud et on ne se sentait pas bien. Une autre fois, vers les gens qui se prélassaient sur les transats, il a demandé à l'un d'entre nous d'aller récupérer une petite bouteille de bière entamée et posée à côté d'un monsieur qui dormait. Un de mes camarades a été prudemment la récupérer. Le grand eurasien a bu la bière, et c'est avec surprise qu'on le voyait faire pipi dedans. Il nous a demandé de remettre cette bouteille en place. L'un d'entre nous l'a fait. Dans un coin discret, nous attendons la suite des événements. Quand, enfin, le monsieur a pris la bière et l'a bu, Il recrachait en proférant des grossièretés. On s'est rapidement éclipsé du coin.

Il y avait un soldat noir qui était en prison. D'après ce qu'on nous a dit, c'est par ce qu'il «dragait» (terme que j'ai appris plus tard) une grande eurasiennne et que son chef était aussi candidat. Est-ce vrai? Je n'en sais rien. Toujours est-il que nous allions le voir. Il était très gentil et souvent chantait. Il avait un œil en verre. Si on veut voir cet œil dans sa main, il fallait lui ramener des cigarettes. On allait voir d'autres soldats pour en demander. Les militaires nous ont demandé pourquoi, alors on a dit que c'est pour le noir qui était en prison. Un soldat nous a donné un paquet. Et notre chef de bande nous a dit qu'on donnera seulement une cigarette à chaque fois qu'il nous montrera son œil de verre. Il sortait son œil de verre, nous le montrait, le mettait dans sa bouche et remettait dans son orbite. Ça l'amusait de nous voir avec nos grands yeux ouverts et la bouche béante.

Pendant la traversée, certains eurasien avaient le mal de mer. Ils n'ont vraiment pas de chance. Je me rappelle d'Alexandre B. Pour lui, ça a été le calvaire. C'est vrai que le bateau tanguait; mais le pire, c'est le roulis. Lors des grands vents ou tempêtes, quand il y il du tangage, on se précipitait vers les escaliers: Suivant le sens du tangage, on montait plus vite les marches, sinon on s'accrochait aux rambardes pour ne pas tomber en arrière. On était heureux. Par contre pour les roulis, on courait dans un sens et on essaie d'attraper le rebord d'un lit avant que le roulis reparte dans l'autre sens. On ne s'est jamais ennuyé pendant le voyage. Mais quand on a eu une grosse tempête, peureusement on s'est blotti au dortoir. On croyait que le CYRENIA allait couler.

De temps en temps on voyait au loin des baleines. Une fois on a vu un requin-marteau qui longeait le paquebot. Par contre on voyait très souvent des marsouins ou dauphins qui faisaient la «course» avec nous ainsi que des poissons volants.

On m'a dit qu'il y avait quelqu'un, qui était somnambule. Il paraît qu'il se lève la nuit et se promène sur les ponts. On ne doit pas le réveiller pendant qu'il était comme ça.

Comme j'étais très religieux, j'assistais tous les jours à la messe. Il y avait trois cérémonies religieuses: d'abord pour les Catholiques, puis les Protestants et enfin pour les Orthodoxes.

Le 3^{ème} ou 4^{ème} jour, le Prêtre m'a demandé si je savais servir la messe. Par l'affirmation, je lui disais que j'étais enfant de cœur au Domaine de Marie. Donc, tous les jours j'allais servir la messe. Chaque fin de semaine, le Prêtre me donnait une petite somme d'argent. J'étais heureux et achetai des friandises avec quelques camarades.

Lorsqu'il y a des escales, Singapour, Karachi, Bombay et autres, on ne pouvait quitter le bateau. En effet vu le nombre de gamins que nous étions, il serait difficile pour les responsables de nous encadrer. Le bateau n'est pas à quai mais ancré dans la rade à chaque escale. En nous appuyant sur les bastingages, on observait le port grouillant de mondes.

Des petites barques venaient accoster contre le CYRENIA. Leur propriétaire proposait des marchandises: bibelots, souvenirs ou denrées alimentaires (petites crevettes cuites ou bonbons). Ils avaient une adresse extraordinaire pour nous envoyer une corde et à l'autre extrémité, il y avait un panier souple. Ils demandaient ce qu'on voulait, mais il faudrait, d'abord mettre l'argent dans le panier et on récupérerait ensuite notre achat. Au début, on le faisait. Un grand a dit qu'on est des idiots: il fallait d'abord qu'ils mettent la marchandise avant et on payera ensuite. Après que le grand ait montré l'argent, l'autre en bas, en toute confiance remplissait le panier. Sitôt les marchandises récupérées, le grand sans payer, lui renvoie le panier ainsi que toute la corde. On lui a dit que ce n'est pas bien et c'est du vol et qu'on n'est pas d'accord. Il a haussé les épaules et est parti.

Arrivé à PORT SAÏD, à l'entrée de Canal de Suez, on a dû attendre toute une journée avant de pouvoir le traverser. C'est à cause de son étroitesse, et, que les paquebots ne peuvent pas se croiser.

Quand on a pris le canal de SUEZ au matin, on a vu des chameaux à une bosse. Je croyais qu'ils avaient deux bosses. C'est là qu'on m'a dit que c'était des dromadaires. Pendant la traversée, il y a des passagers qui jetaient des pièces de monnaie dans le canal et des enfants plongeaient pour les récupérer. On était en admiration de les voir rester si longtemps sous l'eau sans respirer. Il faisait toujours très chaud. Nos semelles de crêpe fondaient. Il ne restait plus que le cuir où on pose nos pieds ainsi que les attaches.

Après la traversée du canal de Suez, dans la soirée on était proche de l'Italie. On a pu voir au sommet d'une montagne une lueur rouge et de la fumée qui s'en dégageait. Il paraît que c'est le Vésuve. Toujours est-il que c'est très beau à voir. Beaucoup de grandes personnes prenaient des photos.

Le voyage durait environs 4 à 5 semaines. C'était vraiment bien. J'en garde un très bon souvenir. A part les maux de mer et autres petits maux, il n'y a pas eu d'accident ou autres faits dramatiques.

Il commençait à faire très froid.

Dans la 2^{ème}. Quinzaine d'Octobre 1955, le voyage touche à sa fin.

Un matin, le SYRENIA accostait à Marseille. Sitôt arrimé, pendant que les autres passagers débarquaient, on nous rassemblait: les filles d'un côté et nous les garçons de l'autre. Nous, les garçons, nous n'avons qu'une chemisette, un short et des sandales pour tout habillement. Il faisait très froid, nous grelottons dans nos vêtements qui se composaient d'un short, d'une chemisette et des sandales éculées. Et toujours sans notre paquetage.

Les filles quittaient le bateau. Notre tour vient enfin pour le débarquement. Aussitôt à terre, on nous couvrait avec une couverture et on nous menait dans un grand bâtiment. Là, on nous installe à table et on nous sert à manger ainsi que des boissons chaudes.

Après le repas, on montait dans plusieurs cars. Dans la soirée, on s'arrêtait à Saint Etienne. Il commençait à faire nuit. Les rues étaient illuminées. On était accueilli dans une grande salle où les couverts étaient mis. Des grandes personnes étaient là et discutaient voix basse. Quand on a fini de manger, ces gens s'approchent de nous. Le responsable nous dit que nous allons passer la nuit chez ces personnes. Là, commence, le «marché d'enfants». En effet, certains couples en nous scrutant, discutaient entre eux, montaient lequel ils ont choisi... Ça m'a mis mal à l'aise. Le nombre baissait, on était plus que 5 ou 6. Un couple qui a l'air très gentil ne voulait pas choisir. Il a demandé au responsable de leur confier un de ceux qui restaient. J'ai eu la chance d'être choisi pour aller dormir chez ce couple. Ils s'appelaient Monsieur et Madame CIGLOTTI. Ils m'ont emmené dans leur voiture, m'ont posé

très gentiment des questions. Je leur ai répondu et, leur ai demandé pourquoi il y avait toutes ces lumières et décorations. Eh bien tout simplement on est vers fin Octobre et qu'on décorait la ville assez tôt pour Noël.

Arrivés chez eux, il y avait un grand garçon et deux filles. Ils s'appellent Jean, Julietta et Maria. Ils m'ont fait la bise. Je ne m'y attendais pas du tout. J'étais devenu tout rouge. Je n'avais pas l'habitude. Madame CIGLOTTI m'a alors dit que dans la famille, c'est un signe de bienvenu, et que, maintenant j'en fais partie. Ça m'a fait une impression agréable. Ils m'ont montré leur appartement. C'était grand. Même la Crèche a été installée. C'était très joli. On me montre la chambre du grand garçon et le lit dans lequel je dormirai. Ils m'ont demandé si je voulais une veilleuse pour la nuit. Devant mon air ahuri, ils m'ont expliqué que certains enfants ont peur du noir et une petite lumière peut les rassurer. C'était un petit ange qui tenait une petite lanterne. J'aurai bien voulu qu'ils le laisse allumé, mais devant ma fierté (mal placée), j'ai refusé. Ils m'ont dit que je dois me reposer après ce long voyage. Je me suis vite assoupi et mes rêves ont été remplis de toutes sortes de lumières et autres.

Le matin, j'étais réveillé par une petite musique: c'était magique. Pour le petit déjeuner, il y avait de la pâtisserie (croissants, brioches), du beurre de la confiture et du lait chaud au chocolat. Après le petit déjeuner, on se lavait puis s'habillait.

Monsieur CIGLOTTI travaillait comme aide-soignant à l'hôpital de St. Etienne. J'étais surpris de voir qu'il tricotait pour sa famille et pour ceux qui étaient dans le besoin. Il est vrai que son visage reflétait la bonté.

Dans le milieu de la matinée, Monsieur CIGLOTTI m'a ramené vers le bâtiment de la veille. Il m'a embrassé très gentiment et m'a donné l'adresse de leur domicile. J'ai gardé le contact un moment, et, sans raison, n'ai donné suite à cette relation que je regrettais bien plus tard.

Au lieu du rendez-vous, il n'y avait plus qu'un seul car; et toujours pas de paquetage. Où sont les autres cars? Je n'en sais rien. C'est avec un certain regret que je voyais Monsieur CIGLOTTI devenir de plus en plus petit et disparaître.

On a fait plusieurs arrêts pour faire le plein d'essence ou nos besoins. Et enfin on arrivait au Foyer de Vouvray. Ce foyer a été ouvert en 1954.

A quelle heure est-on arrivé? Je me rappelle seulement qu'il faisait très froid. Sitôt descendus du car, on nous séparait en 3 groupes: les minimes, les moyens et les grands. Donc je suis chez les moyens.

Une nouvelle vie va commencer!

Monsieur GROLEAU, un ancien commandant militaire, en est le directeur du Foyer F.O.E.F.I. de Vouvray.

Au début, on était complètement dépaysé et perdu. On restait groupé et intimidé; on se demandait comment va être notre vie dans ce nouveau lieu.

Finalement l'intégration dans ce Foyer s'est faite naturellement sans que l'on s'en rende compte.

Comment a commencé ma vie au Foyer F.O.E.F.I ? Je me rappelle seulement qu'on nous a donné un numéro : le 27 pour moi. Puis on a été à la lingerie pour avoir des vêtements chauds et on a été au «Dancing» à l'étage où se trouve notre dortoir pour recevoir l'emplacement de notre lit. On a fait notre lit et on s'est changé. C'est la première fois qu'on avait un pantalon. On avait une tenue «golf»: un pantalon en laine serré à la cheville, une chemise à manches courtes et un pull «Jacquart» à manches courtes. On était fier de notre nouvelle tenue (ça m'a donné l'impression que je suis devenu grand). Et on est libre pour le restant de l'après-midi.

En parlant de pantalon Golf ; c'est très pratique : comme tout Asiate qui se respecte, nous aimons marauder. Et comme c'était l'époque, et qu'il y a beaucoup de vergers, une visite dans les pommiers s'imposait. On cachait les fruits dans le bas de notre pantalon. Malgré les fouilles de nos poches, les surveillants n'ont rien trouvé. Mais bien plus tard, le pot aux roses est découvert. Pendant nos maraudes, il y a eu des litiges avec des bohémiens. Ils nous traitaient de chinetocs, de mangeurs de riz.

Quand c'était le moment, on passait au réfectoire pour le dîner. Il y a plusieurs tables de 8 à 10 places, numérotées. Les employées passaient entre les tables pour faire le service. Ça changeait de notre petit réfectoire du Domaine. Après le dîner, on nous fait débarrasser les tables et une autre équipe allait aux cuisines pour essuyer la vaisselle. Une fois terminé, nous passons aux douches. C'est une pièce où au plafond il y a plusieurs poires de douche. On passe par groupe de 10. Et nous sommes libres jusqu'à 19 heure. Le matin on doit : faire notre lit, aller aux lavabos se brosser les dents et se laver. On prenait le petit déjeuner au réfectoire. C'est la première fois qu'on avait du café au lait. Il y avait des grosses tranches de pain et du miel. C'était délicieux. A la

fin, certains anciens récupéraient les pichets de café au lait et transvasaient le liquide dans un ou deux pichets, suivant la quantité restante. Ça m'intriguait. J'observai la suite. Tout simplement, sous les escaliers menant au dortoir de minimes, il y a une porte. C'est dans ce réduit qu'ils cachent leur butin. Plus tard, en rentrant de l'école, ils vont boire cette boisson au goûter. J'en ai goûté et ma foi, ce café au lait froid a plus de goût que chaud.

Le personnel :

On avait des lingères et femmes de ménages : - Madame FESNAULT et sa fille Monique,- Christiane: une belle femme blonde et je crois que tous, on en pinçait un peu, - Mlle COLAS : elle est un peu enveloppée mais d'une douceur: le soir, elle nous racontait des histoires ou nous chantait des chansons ; je me souviens de «Le Loup et le Chevalier» d'Henri SALVADOR. -Mme BESNARD, - une infirmière à l'air sévère mais gentille, et d'autres femmes de ménage dont je ne me souviens pas des noms. Par contre, je me souviens d'une aide cuisinière. On l'appelait Bà già: ça veut dire Vieille dame en vietnamien. En effet elle était assez âgée et quand on était de corvée de vaisselle, elle donnait à chacun un bonbon. - Le cuisinier était fort et trapu et paraissait sévère. Il faisait de la bonne cuisine. Lorsqu'on va aux WC, il faut lui demander du papier hygiénique.

N'oublions pas Mr TARDY notre jardinier. Il était grand, maigre avec des moustaches et cheveux blancs, légèrement voûté est assez âgé. Il parlait doucement et calmement. Ses gestes étaient lents, mesurés et sûrs. Il s'occupait du potager dans lequel nous maraudons les carottes et autres légumes. Sans se fâcher, il demandait à Mr. GROLEAU de donner des parcelles de terre pour ceux qui voudraient jardiner. C'est ainsi que, le long de la clôture au fond à gauche, apparaissaient quelques jardinets. Mr TARDY donnait des conseils sur le jardinage et les légumes. On y élevait aussi des poules et des lapins.

Ce début de vie «foefienne» a duré 3 à 4 jours.

Puis un matin, nous allons sur la digue, affublés d'une blouse grise et béret, en direction de l'école communale de Vouvray. Les surveillants nous accompagnaient. Je ne me rappelle que de quelques surveillants : Didier MOREAU, Jean TARDIVEL, Paul CORDIER et les chauffeurs GAUGUN et PAYET. Pour l'école buissonnière, il n'en est plus question.

Comme j'étais en retard scolairement, J'ai intégré la classe de Mademoiselle SECHET: CP1. En effet je lisais et écrivais avec difficulté.

C'est une Maîtresse d'un certain âge. Chaque fois qu'elle passait devant un petit eurasien qu'elle trouvait mignon, elle se penchait pour l'embrasser. Pfuitt, le gamin se glissait rapidement sous le pupitre. J'espérai au fond de moi-même qu'elle me laisserait tranquille. Heureusement j'étais plus grand.

Pendant les cours, on sentait la préparation du repas de midi dans la cuisine. Notre attention scolaire est ponctuée par des effluves culinaires. En effet, la cuisine est attenante à notre classe. Le réfectoire est sous la classe. Il servait aussi de salle de cinéma dans laquelle on passait des documentaires ou des dessins animés.

Quelques mois plus tard, Monsieur Susini est devenu le directeur du Foyer, en remplacement du Commandant Groleau, qui prenait sa retraite.

Un jour, dans la cour de l'école, on s'amusait à se faire des grimaces. C'est là, que les camarades de jeux m'ont demandé comment je fais pour faire une bulle sous la langue. Je ne savais pas que j'étais si doué. Mais ça me turlupine quand même. En rentrant au Foyer, j'en parlais Mr. MOREAU. Il m'emmène donc voir l'infirmière. Celle-ci va voir Mr. Susini qui fait venir le médecin de Vouvray. Eh bien... J'avais la GRENOUILLETTE. On doit donc m'opérer. Quelques jours après, j'étais hospitalisé à Tours. Une bonne semaine après, je revenais au Foyer.

Je pense que cela a dû arriver à certains: j'étais dans la forêt au bord de la Loire. Une envie pressante me prenait. Comme je n'avais pas de papier, j'ai pris une feuille pour m'essuyer. Ça me piquait et brûlait. J'étais allé voir l'infirmière. Je lui ai expliqué les démangeaisons au... Elle a ri en et m'expliquant que j'avais pris une feuille d'ortie. C'est pour ça que ça me brûle au....

La vie suivait son cours, aussi bien au Foyer qu'à l'école. Une fois rentré de l'école et après avoir fait nos devoirs, nous avons une grande liberté. Dans la cour, on retrouvait les jeux viêts que j'ai décrits plus haut. On pouvait aller aussi au bord de la Loire ou dans la forêt. Par contre, on doit être à l'heure pour le dîner, et là plus question de s'amuser ou sortir.

On allait aussi au catéchisme. Le prêtre était costaud et imposant. Si on n'apprenait pas son caté, on recevait de baffes, et, croyez-moi on sentait le passage. A la Communion Solennelle, l'Infirmière offrait à chaque

Communiant un missel dédicacé et une image sainte.

Au bord de la route, à côté du portail, il y avait un grand marronnier. Les grands nous certifiaient que les châtaignes sont très bonnes à manger. Il suffit de les faire griller dans la braise pour pouvoir les manger. Avec gourmandise, on ramassait les marrons et les faisons cuire dans un coin de la cour. Quand les marrons ont éclaté, on a laissé un peu refroidir, puis, comme des affamés, on s'est précipité pour les manger. Berk !! Que c'est amer et immangeable. Ce n'est pas un châtaigner, mais un marronnier d'Inde. Ce qu'ils ont pu rire et se moquer de nous.

L'hiver était rude. Nos mains se gerçaient par le froid. C'est douloureux et ça saignait. La Pauvre infirmière nous soignait comme elle pouvait avec des pommades adoucissantes. La grippe asiatique a fait son apparition. Les malades sont soit alités ou si ce n'est pas trop grave, allaient à l'école. L'occasion était trop belle. On simulait la maladie, mais l'infirmière au bout de deux ou trois jours s'est aperçue de la comédie.

A la première chute de neige, on est émerveillé de voir tomber doucement ces flocons blancs. C'est joli mais que c'est froid au toucher. Je voulais envoyer à Dalat cette neige. J'ai pu trouver une boîte métallique avec un couvercle et l'ai remplie de neige. J'ai mis cette boîte sous mon lit et demain, demanderai à un surveillant de l'envoyer à Dalat, pour moi. Le lendemain, je voulais admirer cette neige. Surprise! Dans cette boîte, il n'y a de l'eau au lieu de la neige. J'ai cru que c'était mon voisin de lit qui m'a fait cette farce. Je me suis disputé avec lui, mais il me soutenait qu'il n'avait rien fait. C'est là que monsieur Moreau, m'a calmé et m'a expliqué que la neige ce n'est que de l'eau. Ce sont des nuages que le froid transformait les gouttelettes puis en cristaux de neige. Par contre, quand il fait chaud, c'est la pluie qui tomberait. Ben oui..! Quand on ignore des choses ! On découvre toujours quelque chose de nouveau.

Il faisait tellement froid que la Loire charriait des immenses blocs de glaces. C'était, je crois, en Février 1956. La Cisse aussi était gelée. La glace était tellement épaisse qu'on pouvait marcher dessus. Du pont on jetait de gros blocs de pierres et les pierres s'incrustaient dans la glace. Celle-ci ne cédait pas. On s'amusait même à se mouiller les cheveux pour les faire glacer. On faisait aussi des glissades sur des plaques d'eau gelée.

Après le gel, il y a eu l'inondation dans la cour du Foyer. Pour rejoindre le Dancing, on allait en barque. Ça été une joie. On voulait faire plusieurs aller/retour.

Après l'inondation, il ya des trous remplis d'eau au bord de la Loire. On profitait pour attraper les poissons qui s'y sont emprisonnés.

Dans nos moments libres et pendants les vacances et surtout en été, on allait pêcher dans la Loire ou bien chercher des écrevisses dans la rivière la Cisse. Ce qui était bien, c'est, lorsqu'on a pris des poissons ou les écrevisses, il nous suffisait de les nettoyer et de les déposer à la cuisine, en mettant le numéro de la table. Le cuisinier nous les faisait frire et au dîner, le plat de friture nous est servi. Nous aimons la pêche et y allons assez souvent.

A l'étage du Dancing, il y a une terrasse où l'on peut faire du patin à roulettes, une première salle qui est notre salle de jeux, d'atelier et d'étude. Les deux autres salles ce sont des dortoirs. Par contre au rez de chaussée, il y a trois emplacements pour mettre des véhicules et jouer au ping-pong sous la terrasse en cas de pluie, et, derrière il y a la salle de cinéma. On y passait des westerns: Le Dernier des fédérés, le dernier des Mohicans, Opalon Cassidy, des Charlot, des Laurel et Hardy, des Zorro, des dessins animés et autres classiques comme Le Haut de hurle-le-Vent, Les Visiteurs du soir etc.... On jouait aussi au babyfoot.

Par contre quand le temps le permettait, il y a le volley-ball: il y avait souvent des compétitions, les sauts en hauteur: certains sautaient assez haut, d'autres innovaient en franchissant le fil en saut ventral ou dorsal.

La vie au foyer suivait son cours.

Nous recevons aussi, tous les mois, 500 anciens francs, d'argent de poche. Comme on avait une liberté, on allait en ville acheter des friandises: caramel à 1 ancien franc, de carambar et autres sucreries. On essayait d'en avoir un peu plus. On recomptait, en faisant tomber discrètement un ou deux caramels hors du comptoir, caramel. La pauvre vendeuse ne s'en apercevait pas et recomptait en rajoutait ce qui manquait.

Par contre quand on recevait notre argent de poche, certains anciens nous rackettaient. Au début on n'osait se défendre, mais après plusieurs mois on se rebiffait. Dès qu'on recevait notre argent de poche, on se regroupait et attendait de pied ferme ces racketteurs. Voyant notre détermination à défendre notre argent, ils ont rebroussé chemin et depuis nous ont laissé tranquille. Je n'en tiens pas rigueur à ces anciens. Celà fait partie de la

vie, et, ça nous a permis à savoir nous défendre en cas de problèmes.

Il arrivait aussi de nous battre contre les Vouvrillons. Les rencontres se font au jardin public de Vouvray, pas très loin du pensionnat des filles.

En fin d'année scolaire, il y a la kermesse à l'école. Toutes sortes d'activités y sont présentées: le mât de cocagne, les jeux d'adresse d'anneaux ou de quilles, des courses de lapins, eh oui! Des stands de jeux de démolition boîtes de conserve empilées, des loteries. Il y avait même une chorale. Ils ont chanté quelques negro spiritual. Je me souviens du «Grand Chariot».

Antoine BALAR, un grand eurasien du Foyer en faisait partie. Il avait une très belle voix.

Parmi les grands dont je me souviens, il y a aussi Peyritou, les jumeaux Pierre et Jean VACHIER : il faut prononcer VAKIER, car ça les vexé.

Entretemps j'ai quitté le dortoir pour une chambre au dessus du bureau de Mr. SUSINI. J'ai un nouveau numéro. C'est le 7. Décidément...

Au début des vacances, il y avait un voyage scolaire. On allait, les Vouvrillons et les eurasiens, à l'île de Noirmoutier par le bus. Le trajet était long et assez mouvementé. On chantait à tue-tête et chahutait. Les personnes qui nous accompagnaient essayaient de nous calmer en pure perte. Il y avait quelques arrêts en cours de route. Quand nous sommes arrivés au bord de la côte, c'était la marée haute. On a dû attendre la marée basse pour traverser le Gois qui est un petit bras de mer. C'est un passage qui permet à marée basse de rejoindre l'île. Quand enfin on a pu y aller, il y a une grande file de voitures qui commençaient à s'y engager dans le passage du Gois. A distances régulières, il y avait des promontoires de sécurité pour les imprudents qui seront surpris par la marée haute. Enfin c'est notre tour de prendre le passage. Arrivée à destination, on nous a logé dans une école. On a été directement au réfectoire. Après le dîner, on nous mène dans la salle de sport. Là, les lits de camp étaient installés. Malgré notre excitation, nous nous endormons rapidement. Le matin, réveil brutal. On espère faire la grasse matinée. Après la toilette et le petit déjeuner, nous allons à la plage. Sous surveillance de nos accompagnateurs, on se baignait, cherchait des crabes ou coquillages. Le sable était très fin, et on a du mal à s'en défaire. C'est l'heure de déjeuner, puis une sieste imposée. On aurait bien voulu retourner à la plage, mais ces accompagnateurs sont intransigeants. Après la sieste, c'est l'heure du goûter. Enfin, retour à la plage. Puis le repas du soir, douche et au lit. Tôt le matin, on est réveillé. Sitôt le petit déjeuner pris, on embarque dans le bus pour le retour.

De retour à Vouvray, Mr. SUSINI nous a trouvé une occupation qui nous plaisait. Dans la pièce réservée aux activités il y avait des cartons. Ces cartons étaient remplis de petites figurines en plastique ainsi que des pots de peinture et pinceaux. Il y avait des modèles. Notre activité consiste à peindre ces figurines comme les modèles. On recevait en retour une petite somme. J'ai appris plus tard, qu'il était payé par l'entreprise.

Bien entendu nous continuons à aller à la pêche et autres activités courantes.

A la rentrée de 1956, j'étais dans la classe de Monsieur Martin. Cet instituteur m'a fait comprendre l'importance des études. Je faisais tout mon possible pour rattraper mon retard. Je m'y suis tellement appliqué qu'au bout de trois mois, je quittais la classe de Mr. Martin pour aller en Fin d'Etude 1^{ère} année, avec Mr. Martinet.

En cours d'année, Mr. Martinet quittait Vouvray, et, est remplacé par un jeune instituteur. Je me rappelle de son visage: il avait la peau mate, les cheveux crépus et, chose peu courante, ces yeux de couleur bleu-vert. Il était patient et très pédagogue. Malheureusement, il est appelé sous les drapeaux, et, c'est le nouveau directeur d'école, Mr. Morillon, qui tout en étant en Fin d'Etude 2^{ème} année, nous enseignait jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Pour les vacances d'été, on a été à BOURGNEUF, près de PORNIC en VENDEE. C'était dans une grande ferme. Comme d'habitude, on était libre. On pêchait des grenouilles; il suffisait avec une canne à pêche et un fil et un petit bout de tissu rouge, les grenouilles happaient sans problème l'appât. Il pleuvait assez souvent. C'est une sorte de crachin qui nous mouillait jusqu'à l'os, comme on disait. J'aimais bien me promener seul au bord de l'océan sous ce crachin. Je me rappelle que Peyritou a attrapé un lapin et s'est fait, avec la peau du lapin, un chapeau de trappeur. Ça lui donnait de l'allure.

Une fois, Peyritou nous a fait du «phở» une soupe vietnamienne. Que c'est bon; même s'il n'avait pas les

ingrédients d'origine. Après le dîner, c'est l'heure de faire sa toilette et d'aller au lit. Le dortoir est un grand hangar et les lits de camp étaient déjà installés. Par prudence, comme je faisais toujours pipi au lit, on me mettait à proximité des toilettes.

La nuit, on entendait des chouettes, des miaulements des chats et autres bruits. Certains ne se sentaient pas en sécurité. On avait du mal à s'endormir.

Le matin, j'étais content: je n'avais pas mouillé mon lit. Par contre, au pied de mon lit de camp, il y avait une grande flaque de pipi; je dirai même une mare. Sans se donner le mot, ceux qui n'osaient sortir pour aller faire pipi, trouvaient plus commode de se soulager au pied de mon lit de camp. Là, j'étais en colère. Je crois que je me battrais contre tout le monde. Je les ai traités de trouillards et de toutes sortes de mots. Je leur ai dit aussi que si je choppe quelqu'un en train de pisser au pied de mon lit, je lui casserai la figure. La nuit d'après, je n'ai pas fermé de l'œil. Heureusement, le matin, pas de flaque sous mon lit. Le séjour à BOURGNEUF s'est déroulé normalement sans problème. On se baignait à la plage. L'eau était boueuse mais qu'importe. On allait aussi à PORNIC pour acheter des souvenirs ou des friandises.

J'ai retrouvé cette ferme en Juillet 1999. Les propriétaires se rappelaient que, quand ils étaient plus petits, leurs parents ont hébergé dans la grange une vingtaine de chinois. Je leur ai dit que j'en faisais partie et qu'on était des eurasiens d'origine vietnamienne.

On était de retour à Vouvray.

Au fond de la cour à Vouvray, vers la gauche, avant les barbelés, il y avait une décharge. Jean Sauvage était un casse-cou. Il a voulu jouer à Tarzan. D'un arbre, il a voulu sauter et attraper une branche d'un autre arbre. Il a mal calculé son coup et s'est trouvé par terre, mais s'est embroché la cuisse avec une tige de fer. Sans crier, il s'est juste contenté de l'enlever en faisant une grimace malgré tout. Il n'a pas voulu se faire soigner.

On allait pique-niquer un peu partout. On a été au Foyer de Rilly. C'est un château. Un joli cadre. Malheureusement ce foyer a dû fermer. Les pensionnaires ont été placés à Vouvray et d'autres Foyers.

Je me rappelle qu'on avait aussi campé à Montrichard ainsi que sur l'île du pont d'Amboise.

Depuis longtemps, on avait des vêtements normaux. On a même un béret.

La pensée, que j'avais une Marraine en France, me revenait assez souvent. Je me souviens que Jacky FARNOT avait une sœur au Domaine de Marie. Elle se prénomme Yvette, et, qu'elle habitait à Paris. Je lui ai demandé s'il pouvait par elle, avoir l'adresse de ma Marraine. Je croyais qu'en France, tous les gens se connaissent. Comme quoi on est vraiment innocent. A ma grande joie, il reçoit une réponse avec l'adresse de Mme. GRAFFEUIL. J'ai appris plus tard qu'elle s'occupait des filles de la F.O.E.F.I.

Entre parenthèse, je me permets par la même occasion que si certains eurasiens ne veulent pas entendre parler de Madame GRAFFEUIL (ce que je comprends parfaitement), d'éclaircir sa présence à la Fédé. En effet, bénévolement, elle travaille à la F.O.E.F.I. et s'occupe des filles. Elle n'a jamais voulu percevoir un salaire ou une indemnité pour son action au sien de la Fédé. A la fermeture de la Fédé, dans une mansarde à la rue Washington, et, c'est de là qu'elle a trié et envoyé (avec un mot pratique) à tous les pupilles, filles ou garçons, leur dossier personnel quand elle a pu retrouver leur trace. Ses travaux de tri et de recherche ont duré plus de 4 ans. Pour info: Elle apportait sa gamelle avec elle pour ne pas perdre trop de temps. Pour les dossiers envoyés et revenus, ainsi que ceux sans adresse, Elle les envoyait à aux Archives Nationales d'Aix en Provinces. Et ce, toujours Bénévolement.

Je pense que ceux qui ont reçu leur dossier de la Fédé, pourraient avoir une pensée pour elle. En effet, Mm GRAFFEUIL n'était pas obligée de le faire. Monsieur VARRET voulait tout envoyer à AIX, et c'est à sa demande et surtout pour appuyer sa demande, Elle a dit que les Enfants de la F.O.E.F.I. voudraient certainement avoir un Historique, voire une Trace de leur Vie.

Donc j'allais à la salle d'étude avec mon cahier de brouillon. Je ne sais comment commencer et écrire une lettre. J'ai écrit comme je le sentais. Eh bien, ce n'est pas facile. Je réfléchissais plus que n'écrivais.

A un moment, Mr. MOREAU entra. Il était surpris de me trouver seul dans cet endroit.

A sa question, je lui ai dit que j'écrivais à ma Marraine, et que j'ai du mal à écrire cette lettre. Je lui montrai mon gribouillis. Il s'est mis à rire en me disant qu'on n'écrit pas de cette façon là et surtout à une grande

personne, et de plus, si c'est la première fois. Il me demande ce que je voudrais dire dans la lettre et me ferait un brouillon que je recopierai après. J'ai accepté avec soulagement. Il me demande à nouveau comment je vais l'envoyer. Je n'en sais rien. Il m'a expliqué, qu'il faut mettre la lettre dans une enveloppe, puis, aller à la poste pour acheter un timbre et la poster. Je le regardais avec des grands yeux. Voyant mon air ahuri, il me dit que lorsque la lettre serait terminée, je passerai le voir. Sur ce, il se met à écrire la lettre au fur et à mesure que je lui dicte ce que je voulais écrire à ma Marraine. Ça a été fastidieux. Une fois fini, il me laisse copier, et quittait la salle. J'ai essayé d'écrire lisiblement la lettre, car j'ai une écriture épouvantable.

Quand j'ai fini, j'allais le voir. Là, il a pris ma lettre en disant qu'il s'en occupait. Je le remerciais.

Bien des mois ont passé, et, un matin vers 10 heures environ, Mr. SUSINI me demande dans son bureau.

Qu'ai-je fais, pour être convoquer comme ça. Je frappais à son bureau avec appréhension et dès qu'il me dit d'entrer, j'ouvris la porte. Il vient vers moi tout gentillet. Sur un ton que je ne lui connaissais pas, il me montre une dame avec un chapeau en disant que ma Marraine, Mme. GRAFFEUIL était là.

Je me sentais tout intimidé. Je m'approchais pour lui dire bonjour, et, à mon grand étonnement, elle se lève pour me faire la bise en me disant «mon petit». Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas appelé comme ça. Ça m'a fait chaud au cœur.

Ma Marraine demande à Mr. SUSINI si elle pouvait m'emmener déjeuner.

Mr. SUSINI me dit d'aller me laver et me changer. Après, ma Marraine m'emmena dans sa voiture avec chauffeur dans un restaurant de Vouvray. J'étais heureux et fier. C'est la première fois que j'allais au restaurant. Elle me posait beaucoup de questions sur la vie à Dalat et au Foyer, les nouvelles de quelques religieuses. J'ai essayé de lui donner des réponses.

Après le repas, elle me ramène au Foyer, en me faisant promettre de lui donner de temps en temps de mes nouvelles. Bien entendu je le lui promettais. Et comme promis, je lui écrivais assez souvent. Ma Marraine me répondait à chaque fois. Elle profitait pour corriger mes fautes d'orthographe et de français.

C'est vers cette période que Didier Moreau épousait Christiane, la lingère. Nous étions un peu jaloux. Puis ils quittaient le Foyer pour s'installer ailleurs.

Un autre surveillant était venu le remplacer. Il avait cheveux blancs, légèrement frisés. Un jour, il me dit de mettre ma main dans une poche, il y a quelque chose pour moi. En toute confiance, j'y fourrais ma main et sentais quelque chose de chaud et dur. Je retirai vivement la main en rougissant et me sauvais. J'avais honte. J'essayais de l'éviter. Heureusement qu'il m'a laissé tranquille.

Comme le Foyer achetait du fromage fondu en grande quantité, en l'occurrence «La Vache Grosjean», dans chaque boîte, il y avait un bon. On récupère ces bons et lorsqu'on a le nombre requis, on l'envoie à l'adresse indiquée pour recevoir l'objet de notre choix. Je me rappelle encore de cette adresse : LA VACHE GROSJEAN, GRAF, 38 JURA. C'est ainsi que j'ai reçu mon premier appareil photographique. Cet appareil est dans sa plus simple fabrication: le boîtier est en carton noir intérieur et extérieur, le viseur est un simple cadre en fil de fer qui se retire hors du boîtier, un simple trou en guise d'objectif, l'obturateur une simple languette métallique que l'on lève ou abaisse pour prendre des photos. On utilisait des pellicules N/B en 6X9 petit trou. C'est le pharmacien de la rue de l'église qui développait les photos. Je n'en revenais pas du résultat de cette «boîte à savon». Les photos étaient correctes. J'ai partagé l'utilisation de cette boîte à savons avec Raymond BONNOT.

A la rentrée, j'ai encore changé de chambre. Cette chambre est la dernière à droite, si de l'extérieur, on regardait le Foyer. Pour ne pas changer, on m'a attribué un nouveau numéro : c'est le 9.

Un dimanche, comme tous les autres dimanche d'ailleurs, on allait, soit à la première messe, soit à celle de 10 heures. Le moniteur, qui nous accompagnait, a décidé que ce sera pour 6 h 30. Il faisait le tour des chambres pour nous réveiller. Je voulais faire la grasse matinée et aller à l'église pour 10 h. Il n'était pas d'accord et commençait à se fâcher. J'ai aussi élevé la voix. Dans ma colère, je donnai des coups de pied et... catastrophe, je cassais le bidet. Je me trouve tout bête. Puis il s'est calmé et me dit que ce n'est pas grave. Mais je dois dire à Mr. Susini que le bidet est cassé. J'étais allé le voir, et, ai expliqué, que par maladresse j'ai cassé ce bidet. Mr. Susini me dit qu'un plombier va enlever ce qui reste ainsi que la tuyauterie. Ouf !!!

J'étais en Fin d'étude, toujours sous l'enseignement de Mr. Morillon. On apprenait beaucoup de choses.

Je me souviens d'un cours sur le fonctionnement des aimants. Il nous a fait une démonstration avec du fil électrique embobiné autour d'une barre de fer et a branché les extrémités du fil aux piles. La barre de fer attirait tout ce qui est ferreux.

En rentrant au Foyer, j'ai voulu refaire l'expérience. J'ai donc pris un morceau de fer, l'ai entouré de fil électrique. Comme je n'avais pas de pile, j'ai branché les extrémités du fil électrique dans une prise de ma chambre. Contre toute attente, j'ai provoqué un court circuit qui s'est terminé par une coupure générale du Foyer.

Ça m'a foutu la frousse et j'ai sursauté. J'ai vite récupéré et caché mon matériel d'expérience. Comme, si, de rien n'était, je me suis allongé sur mon lit et fait semblant de me reposer. Heureusement que personne n'est venu dans la chambre.

J' imagine assez ce qui me serait réservé si Mr. SUSINI a su que j'étais responsable de la coupure électrique.

En fin d'année, j'ai passé le Certificat d'Etude Primaire. J'étais assez fier d'avoir sauté une classe ; mais surtout d'être parmi les premiers.

Pratiquement tous allaient dans des colonies de vacance. Comme je mouillais toujours mon lit, j'allais au Foyer de Semblançay. C'était l'été de 1959. J'étais agréablement surpris de la gentillesse de Mr. Et Mme TESSERENC. Les Eurasiens de ce foyer recevaient l'affection des responsables.

Trois surveillants les encadraient: Je ne me rappelais seulement que de Marc LIBERT, de Bernard VIGNOT qui était séminariste et Mr ARNAUD.

Je me rappelle aussi qu'ont a fait venir une camionnette «Coca Cola». Il y avait de la musique et on nous distribuait des bouteilles de 50 cl. On était heureux. On buvait sans retenu. Lorsqu'on secouait la bouteille, et qu'on la décapsulait, le coca giclait partout et on s'arrosait les uns les autres en se poursuivant en éclatant de rire.

Au fond de la cour, les gars de ce Foyer faisait l'élevage de pigeon.

Par temps de pluie, on jouait au pingpong dans la chapelle désaffectée. Le soir au coucher, une douce musique ou chanson facilitaient l'endormissement. J'enviais ceux de Semblançay.

De retour à Vouvray, le traintrain revenait.

Le surveillant Mr. TARDIVEL a acheté une Simca Aronde. Dans la même période, il a épousé Monique Fesnault, une lingère du Foyer.

Dans nos maraudes, on allait aussi discrètement vers les poulaillers des fermes des environs. Avec un ver accroché à un gros hameçon au bout d'un fil assez solide, on «pêchait» les poules. Ce que les poules sont bêtes. Elles se précipitaient vers l'appât et dès qu'une poule a happé le ver, on tirait en courant. La pauvre poule terminait, une fois égorgée, déplumée et cuite (brûlée) au feu de bois, au bord de la Loire, dans nos estomacs. Bien qu'elle soit cuite, la viande était dure et élastique quand on mastiquait. Qu'importe: ce que c'était bon !

Sur la digue de la Cisse, il y avait de noyers. Nous allons ramasser les noix. Comme ces noix avaient encore la peau verte, nous l'enlevons avec nos mains. En rentrant au foyer, Monsieur SUSINI vérifiait l'état de nos mains. Et là! Ouille! Ouille! Avec une règle, il nous tapait sur les bouts des doigts.

On allait souvent nous baigner dans la Loire. Il arrivait que pour allait à Tours, certains, une fois les vêtements retirés et mis dans un sac de plastique puis attachés au dessus de la tête, descendaient le courant jusqu'au pont de fer à l'entrée de Tours et se rhabillaient. Pour revenir, ils remontaient la rive gauche et arrivés au pont de Montlouis, se mettaient à nouveau en tenue, et, descendaient le courant pour rejoindre Vouvray sur la rive droite. Il n'y a jamais eu de Noyés: comme quoi la Loire protégeait ses «enfants». Je n'ai jamais osé le faire.

Des fois, on allait à pied à la piscine de Rochecorbon, après Vouvray.

A Parçay-Mesley au dessus de Rochecorbon, il y a un terrain d'aviation militaire. On a assisté à un meeting aérien. C'est impressionnant. On voyait les premiers Mirages et autres avions faire des démonstrations ou des loopings. C'est la fête. On achetait des sandwiches de rillettes ou autres charcutailles.

Un soir, il ya une projection de «Le Pont de la rivière Kway» en couleur et en cinémascope et en plein-air.

C'est à côté du stade de Vouvray. L'écran, une grande toile, est installé sur la butte bordant la route. On s'est mis derrière l'écran sur la digue de l'autre côté de la route. On pouvait voir le film par transparence. C'est à l'envers, mais qu'importe. C'est impressionnant et grandiose. Après la séance, on rentrait au Foyer en sifflant l'air du film. On discutait à tout va sur le thème de cette guerre entre les soldats anglais et japonais.

On faisait de matchs de foot au stade. Une fois, on m'a mis comme gardien de but. Je ne suis pas très

emballé. J'essayais en vain de bloquer le ballon. J'ai reçu le ballon en pleine figure! J'étais assommé. Depuis je ne touche plus du tout au foot.

Au début des vacances de 59, Mr. SUSINI me demandait ce que je voudrais faire plus tard. Je lui dis que je voudrais être mécanicien d'avion; qu'il y a la base aérienne à Parçay-Mesley pas loin. Il me rétorque que la formation coûte trop chère et que c'est trop difficile pour moi. J'ai beau lui dire que je pouvais m'engager pour 3 ans en échange de la formation. Ça a été un non catégorique. J'ai proposé cuisinier. Comme réponse ça été : - je ne te vois pas dans les casseroles. De dépit, je lui dis que certainement, il avait une idée en tête, et, pourquoi il ne me l'a pas dit au début. J'ai cru qu'il allait me gifler. Mais, finalement il m'a parlé des plastiques. C'est tout nouveau et c'est l'avenir. Il fallait m'envoyer à Oyonnax dans l'AIN, pour mon avenir. Je n'ai plus rien à dire.

Les vacances continuaient avec baignade, pêche et autres activités.

Puis fin Août 1959 on prépara ma valise. Quelques jours plus tard, un vendredi, vers 9 h 00, Mr. SUSINI m'emmena à la gare de Montlouis. Il me tendait mon billet de train et me donna une somme d'argent pour mes dépenses éventuelles. Il me remet aussi l'adresse du Lycée, et, dans une enveloppe, les documents pour l'E.N.P (Ecole Nationale des Plastiques). Il m'explique les différentes correspondances et comment changer de train. Donc je prends le train: c'est une locomotive à vapeur: c'est la première fois. J'ai l'impression de partir à l'aventure et conquérir le monde. Quelle déception!

Je ne savais pas, qu'en quittant Vouvray, je ne dépendrais plus du Foyer, mais d'une assistante sociale, qui serait Mlle. Mundler

Avec différentes correspondances, j'arrivais à la gare d'Oyonnax dans l'après-midi. Comme je ne connaissais pas la ville, j'ai pris le taxi. Avec tous les tournants, je me dis, que ce serait difficile de retrouver le chemin de la gare pour le retour. Par la suite, je me suis rendu compte que le chauffeur du taxi avait fait un grand détour.

Je me présente à la conciergerie et donne mon nom. Je lui présente l'enveloppe en disant mon nom. Après avoir regardé la liste des élèves, il téléphone et me demande d'attendre. Quelques minutes plus tard arrive un monsieur. Il se présente en me disant bonjour. Mr. Guidicelli, c'est l'économe de l'E.N.P. La bonté reflète sur son visage. Il prend mon enveloppe que lui présente le concierge qui finalement est le surveillant général et se nomme Mr. DALLOZ. L'économe me dit de le suivre. Une fois dans son bureau, il consulte les documents que j'avais apportés. Je reçois les consignes et le règlement de l'établissement. J'ai le numéro 14; décidément, à chaque endroit, on devient un numéro. Je serai dans la classe CA1 et que les cours commenceraient lundi prochain. A la fin, il m'emmena au dortoir, qui est très grand. Sur toute la longueur, de chaque côté, il ya une rangée de box individuels dont l'entrée est protégée par un rideau. Au centre deux rangées de lits tête-bêche sur, pratiquement, toute la longueur aussi. Au fond à gauche, il ya les WC, et droite, les lavabos et les douches.

Mr. Guidicelli m'emmène au fond à gauche. En me montrant le dernier box, il me dit que je dormirais là. D'une voix simple, il me dit que je serai plus près des WC. Toujours sur le même ton, il me dit que le matin je me lèverai ¼ d'heure après les autres. Le surveillant du dortoir saura que je ne me lèverai un quart d'heure après les autres. Je devenais tout rouge en comprenant qu'il est au courant de mon incontinence. Il continuait sans paraître mon trouble et me dit que si je mouillais le lit, je mettrais les draps dans la corbeille au fond des lavabos. J'étais confus de tant de délicatesse. C'est la première fois qu'on prenait tant d'égard au sujet de mes problèmes urinaires. Timidement, je le remerciais. Il me demande de m'installer en mettant mes affaires dans l'armoire du box et qu'après j'irai dans la cour en attendant le signal du dîner.

Quand c'est l'heure, une sirène annonce le dîner. Pour ce premier jour, nous étions à peine une dizaine à aller au réfectoire. Après le repas, nous retournons dans la cours. Au début, chacun restait dans son coin. Petit à petit, on se parlait. Quand c'est le moment, on allait dans nos dortoirs respectifs. Dans ce dortoir, nous ne sommes que trois pensionnaires. Après s'être brossé les dents et lavé, je m'allongeais en attendant le sommeil.

Malgré tout ce chamboulement et surtout la crainte de mouillait le lit, et, la fatigue aidant, je m'endormis finalement. Je me suis levé plusieurs fois pour aller aux toilettes.

Une sirène nous annonce le réveil. J'ai compris que notre vie en internat à l'E.N.P. sera réglée par un son strident. On s'habitue assez rapidement.

Comme il n'y avait pas encore surveillant, c'est l'économe qui venait nous réveiller. Il m'a fait comprendre

de rester au lit et aux deux autres de passer aux lavabos, de faire leur lit puis d'aller au réfectoire.

Au bout d'un quart l'économe réapparaît, tout gêné, je lui ai dit que le lit est propre. Puis il est parti.

La journée se passe normalement, à part que de plus en plus, le lycée se remplissait d'autres pensionnaires.

Il en est de même le lendemain. C'est ce dimanche qu'arrive Henri COSRUER. Il est de Semblançay.

On commençait à faire connaissance et se parler entre nous.

Le lundi matin, suivant notre emploi du temps, après le déjeuner, on doit se rendre à des salles de cours qui nous concerne. C'est parti !

Les cours d'enseignement général se font dans différentes salles suivant les cours. Par contre, pour l'apprentissage, il y a le grand atelier et l'atelier de décoration. Henri n'avait pas le même apprentissage. Il est en formation d'ajusteur.

Comme ce qui était convenu, je me levais 15 minutes après les autres, toujours pour raison de santé. Je ne sais si c'est dû au changement de vie, je ne mouillais plus mon lit. Au bout d'un mois et demi, j'étais convoqué au bureau de Mr. Guidicelli. Après un entretien au sujet de mon problème, il a décidé que je me lèverai à partir de demain en même temps que les autres. Je le remerciais avec une joie non dissimulée.

Il arrivait, que certains pensionnaires nous traitaient, Henri et moi, de chinetiques ou autre. Je suis en général assez calme. Mais au bout d'un moment, excédé, je joue du poing. Ils ne s'attendaient pas à ma réaction. Nous sommes convoqués chez le directeur. Après explication de notre litige, nous sommes retenus pendant la récréation. Depuis, on ne nous a plus embêtés.

Les jours s'enchaînent. Avec une régularité sans faille, la sirène ponctuait notre emploi du temps : cours en salle : math, théorie en technologie, français, dessin industriel etc.... Ateliers : ajustage, transformations des plastiques, décoration etc.

Les jeudi après-midi, on sortait en plusieurs groupes pour, soit faire une promenade dans la forêt environnante, ou aller au stade pour jouer au foot ou au rugby.

Pour les vacances de la Toussaint, les pensionnaires qui ont de la famille rentraient, chez eux.

Henri Cosruer et moi, restons à l'E.N.P. ainsi que quelques-uns. Sorties en groupe et sport nous occupaient, pour ne pas changer. A la fin de ce congé, les permissionnaires réintégraient le lycée. On parlait de leur moment passé dans leur famille, de ce qu'ils ont fait et tous sortes de sujet. Comme ils revenaient de chez eux, il rapportaient des victuailles que leur maman a mises dans leur bagage. Les camarades partageaient avec nous, naturellement et simplement.

Quelques temps après, Henri Cosruer quittait Oyonnax pour Châtillon-sur-Chalaronne. Je ne sais pas pourquoi. Du coup je suis le seul eurasien dans cet établissement.

Arrivent les vacances de Noël. Tous les pensionnaires quittent progressivement le lycée. Je me retrouve seul dans la cour. Mr. Dalloz, le surveillant général, qu'on surnommait «le couillu», fait le tour du lycée et dans les cours des différentes sections. Il est surpris de me trouver là. A sa question, je lui réponds que je n'ai reçu aucune information pour les vacances de Noël. Je ne sais où aller. Le directeur et l'économe sont déjà partis. Je ne connaissais pas le n° de téléphone de Vouvray. Problème! Après quelques minutes d'hésitation, il me dit que je dormirais au dortoir et que pour les repas je mangerai chez lui. Il avait un logement de fonction, au lycée.

Ainsi, je passais les vacances de fins d'année, seul. C'est affreux et démoralisant de se retrouver seul dans un grand établissement vide. Je me retenais de pleurer. J'allais d'une cour à une autre, passais le plus large de mon temps au dortoir. Mr. Dalloz est venu me chercher pour dîner. Après je retournais au dortoir. Les jours suivant se ressemblaient jusqu'au 24 décembre. Dans la soirée, un des fils de Mr. Dalloz passe me voir de la part de son père. Il me demande si je veux aller à la messe de minuit. Je réponds par l'affirmatif. Il me dit alors de le suivre. Mr. Dalloz et sa femme m'invitent au dîner, puis, le moment venu, nous partons ensemble à pied pour la cérémonie de la Nativité. J'étais heureux de ne pas passer la nuit de Noël seul. Après la messe, nous sommes revenus chez Mr. Dalloz pour réveillonner. Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir un cadeau (une écharpe en laine). Je pleurais d'émotion. Je crois que c'est mon plus beau cadeau de Noël. Et je retrouvais la solitude du dortoir.

Mr. Dalloz m'a dit d'écrire à la F.O.E.F.I. sous sa dictée, j'ai écrit la lettre expliquant l'incompréhension de

me trouver seul, dans un grand lycée, sans que l'on s'inquiète de mon sort.

Enfin, les vacances prenaient fin. Les pensionnaires revenaient et tout redevenait enfin normal.

Au premier W.E., après Noël, le samedi matin, on me demande au parloir de la conciergerie. Une dame assez grande et maigre m'accueillait. Elle me dit que la F.O.E.F.I., l'avait contactée pour être ma correspondante pendant pour les W.E. et les vacances scolaires. Elle me montre la lettre avec l'entête de la Fédé qui est signée par Mlle. Mundler.

Cette personne s'appelle Mme. M....., et, elle est présidente de la Croix Rouge de l'Ain. Donc, elle m'emmène chez elle. Son mari est chirurgien principal à l'hôpital d'Oyonnax. Ils ont deux filles : Hélène et Danièle.

Pour me loger, il y a une chambre dans un coin sur la terrasse. Et... grande surprise: des chats occupent les lieux. Je vais partager la chambre avec ces animaux.

Le vouvoiement est de rigueur dans cette famille. Seul le docteur et Danièle me tutoyaient.

Après le déjeuner, Mme. M... m'emmène visiter ses amies pour me présenter : - c'est un petit orphelin de l'Indochine, et je suis sa nouvelle marraine. En réponse j'entends les exclamations: Oh! le pôvre petit il a dû souffrir et patati et patata ! J'en reste baba. Le «deshon..» quoi... ! Le dimanche matin, on allait à la messe et elle me présente comme un petit orphelin de..... Etc. Et à chaque visite chez ses amies, c'est la même rengaine. J'étais mal à l'aise et gêné. Donc, tous les W.E., on allait à droite, à gauche chez ses collègues de la Croix Rouge. Je restais dans mon coin pendant qu'elles discutaient entre elles. J'avais l'impression d'être un singe de cirque. C'est vraiment dur.

Heureusement, qu'entre temps j'ai fait la connaissance de quelques externes avec qui j'ai sympathisé. Je leur ai demandé ainsi qu'à leurs parents s'ils pouvaient être mes correspondants pour les W.E. Après leur accord, j'ai écrit à la rue Washington. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, un jour, débarquer Mlle. Mundler. Elle me dit que ce n'est pas poli de vouloir changer de correspondant sans en parler avant avec Mme. M.....

Je lui ai expliqué que mes séjours chez la Présidente de la Croix rouge consistaient à rendre visite à ses amies, et, je reste dans un coin en attendant le retour chez elle, puis le dimanche soir, rentrer au lycée.

Mlle. Mundler m'a dit d'attendre quelques temps pour décider de ça. Finalement, je reçois quelques jours plus tard son accord par courrier.

Et là, les W.E. sont plus agréables. Je partageais mes W.E. dans les familles à tour de rôle chez les : BERTHOUX, GRASSET, POIRSON et BERGERON.

Par contre, pour les petites vacances je les passais dans la famille Grasset ou avec les Scouts.

L'année suivait son cours. Et pour les grandes vacances de 60, je les ai passées à la colo de Plougastel Daoulas avec trois autres eurasien: Alex Boulain, Robert Martin, Mimo Boniface et Vergès.

A la rentrée, je passais en CA2. L'année se passe sans encombre majeur. Avec les mêmes correspondants et mêmes activités.

Pour l'été 61, j'étais en colo de l'OCAJ à Saint Sorlin d'Arves, au dessus de Saint Jean de Maurienne en Savoie. La région est tellement belle, que je penserai un jour m'y installer.

Et pour les jours restants des vacances, j'ai travaillé dans comme serveur dans un restaurant d'Oyonnax.

Puis je passais en CA3. Toujours le même train-train. Et en fin d'année, c'est l'examen du CAP de transformateur des plastiques. J'ai été classé parmi les premiers.

Le lendemain de l'examen, un élève qui est en TS m'aborde. Il me proposait d'aller travailler, dans le Jura à Morez, pour son père qui était responsable chez Olivetti. Ne le connaissant pas et méfiant, j'ai refusé sa proposition. Ai-je eu raison? Je ne le saurai vous le dire. Par contre, je n'ai jamais regretté mon choix.

Comme je n'ai pas reçu les nouvelles de la Fédé, j'ai cherché du travail et pris une chambre en location. Comme je n'avais pas d'argent, j'ai pu m'arranger avec la loueuse.

Pour la rentrée de Septembre, j'ai été contacté par Mlle. Mundler ; quelques Eurasien (Jacky Freyssandre, Philippe André, Simon Martin) vont venir à Oyonnax, au lycée. Elle me demande si je pouvais trouver pour eux un ou des correspondants.

J'ai donc demandé, à Madame BERGERON, si elle pouvait recevoir, chez elle ces amis pour les W.E.

Sa réponse a été : «S'il y en a pour Un, il y en aura toujours pour Dix.» je ne la remercierai jamais assez, ainsi que toute sa famille, pour leur gentillesse.

Et ma vie d'ouvrier continue son bonhomme de chemin.

Dès que j'ai eu ma première paie, j'ai payé mon loyer et réglé l'ardoise que j'avais chez l'épicier.

Le moi suivant, je suis convoqué pour faire les 3 jours des conscrits. Quand j'ai reçu ma feuille de route, j'ai dû rendre l'appartement et déposer mes affaires chez des amis. Et en novembre 1963, j'ai été incorporé, en Seine et Oise à Beynes au Camp de Frileuse. Ce camp méritait bien son nom: il fait un froid de canard.

Après l'armée, je retournai à Oyonnax. Je passais le permis de conduire, et, pour fêter l'évènement, j'invitai ma copine au restaurant.

Voulant faire le MÔSSIEUR, j'ai pris du Martini comme apéritif. Je sentais une chaleur au visage et devenais tout rouge. Bien entendu, c'est la première fois que je buvais de l'alcool. Mon amie et l'aubergiste s'inquiétaient je les ai rassurées en disant que ça va passer. En effet, au bout d'une bonne quinzaine de minutes, on a pu commencer à manger. Après le repas, je l'ai emmenée en voiture au bord de la rivière d'Ain. Derrière un bosquet, j'ai étendu une couverture, puis m'allongeais à côté d'elle. Eh bien! Je me suis endormi, oui, endormi. La Honte!!!

Quand je l'ai déposée chez elle à Bourg en Bresse, je ne l'ai plus revue du tout. Je me suis juré, que plus jamais je m'enivrerai.

La vie suivait son cours. J'ai fait beaucoup de métiers.

En 1967, j'ai décidé d'aller en Savoie, à Chambéry. Je me suis marié en 70 et ai eu deux filles : Sandrine et Guillemette qui sont les prunelles de mes yeux. Plus tard, Elles m'ont comblé en me rendant 6 fois Grand-père. Je les en remercie. Grâce mes filles, j'ai comblé un vide.

En 1989, Ma Marraine m'écrit qu'une association foefi a été créée. Que le «Docteur» Roland Rémond en est le président. Je le connaissais depuis Dalat. Ainsi, il est devenu médecin. Je l'ai donc contacté et me suis inscrit pour la fête à Yèbles. Avec la nuit et le brouillard, on s'était perdu, puis après plusieurs détours, on arrive enfin.

J'étais avec ma fille Sandrine et une amie. Après presque 30 ans de séparation, les retrouvailles étaient émouvantes. Je ne savais plus où me donner de la tête. J'ai l'impression de ne les avoir quittés il y a à peine quelques jours. J'étais heureux. J'ai retrouvé mes frères.

Pour me rapprocher de mes frères foéfiens, j'ai déménagé en région parisienne.

Depuis, je les rencontre régulièrement. Je ne sais comment décrire ce lien si fort qui nous unit.

Ce qui est Formidable et extraordinaire, c'est que, même si on ne s'est jamais rencontré, que ce soit au Vietnam ou en France, on a toujours l'impression de se connaître et de faire partie de la même Famille. Notre Fedé a cimenté ce sentiment si fort qui nous habite. Chose magnifique, les différences sociales n'ont jamais terni nos rencontres.

Plus tard, en 2011, ma sœur Hướng, après plusieurs années de recherche, a pu me retrouver. Avant de mourir, notre Mère lui a dit qu'elle n'est pas fille unique. Quand elle était jeune, elle a eu un fils à l'âge de 17 ans. Après l'accouchement, sa tante a pris l'enfant et l'a emmené chez les Sœurs au Domaine de Marie. Comme elle était jeune, et, de plus, mère d'un «tai lai», on ne pouvait le garder. La honte s'abattait dans la famille. Par contre, dans le tissu qui enveloppait l'enfant, cette tante a glissé un bout de papier avec deux prénoms: Pierre et Maria. Les Religieuses ont pensé que ce doit être le prénom du père et le prénom du baptême de la maman. De cet enfant.

A la naissance de sa fille Hướng en 1956, notre mère a voulu me récupérer. Malheureusement, en 1955, j'ai pris le bateau en partance pour la France.

J'imagine la douleur qu'elle a dû ressentir.

Elle lui a fait promettre de me retrouver. Donc après tant d'années sans famille, je me retrouve avec une sœur. Je l'ai reçue plusieurs fois et l'ai même présentée à mes filles.

Bien que j'aie essayé de me rapprocher d'elle, je dois, malheureusement, reconnaître que je ne ressens aucun sentiment fraternel à son encontre. Je ne cherche pas d'excuse, mais c'est tout simplement, parce qu'on a jamais vécu ensemble.

Pourtant, j'ai essayé de me dire qu'on est du même sang, mais....enfin bref !!!



Le Domaine de Marie à Dalat



Avec Sœur François Régis : Joyeux Labeur



**Domaine de Marie DALAT
Camp des garçons de 4 à 14 ans**

Le Camp des garçons



Les Lutins



Devant la chapelle



Avec Jean-Baptiste



Tout le Domaine



La kermesse



Paulette



*« Montjoie — Clairjoie »
Fillettes de 4 à 13 ans.
Adolescentes de 12 à 16 ans.*

Le Montjoie des filles



*« Val de Combal » à Dalat (Propriété F.O.E.F.).
Bâties de 8 à 18 ans.*

Clair Val la pouponnière

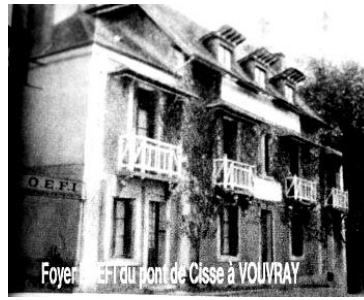


**Domaine de Marie DALAT
Ecole technique & centre d'apprentissage**

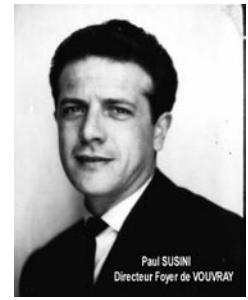
Centre d'apprentissage



Le Cyrénia



Le Foyer de Vouvray



Paul SUSINI



Avec Paul Cordier



En blouse grise et béret pour l'école



Jeu de Yiêt, Tấn, Gờng



Baignade



Blocs de glace dans la Loire



Avec les Tardivel



Communion Solennelle



Avec un Mono



Avec EYLAN



Mme. Graffeuil



Lit au carré



Noël 58



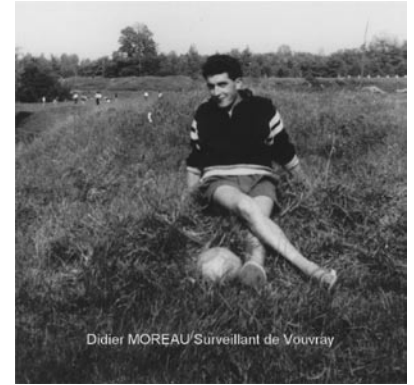
On jardine



Une classe



Plougastel Daoulas



Didier MOREAU



Avec un mono



En tenue de golf



à Bourgneuf sur Mer



St. Sorlin d'Arves



Foyer de Semblançay



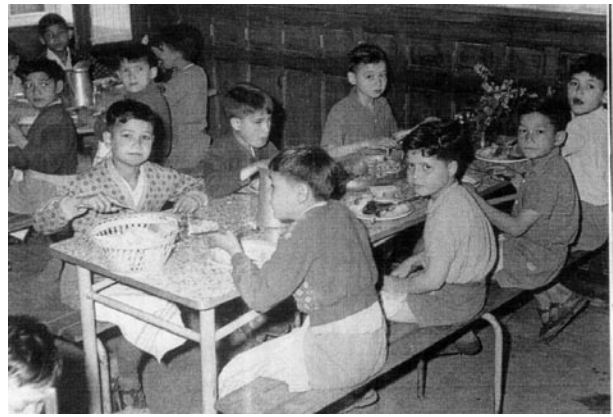
Mme. TEYSSERENC



Mr. TEYSSERENC



Au réfectoire



Bon appétit



Qu'est-ce qu'on mange?



Mariage de Mr. ARNAUD



Gym dans le parc



Avec Marco LIBERT



La Communion Solennelle



Le château : Foyer de Rilly



Les Joies de piqueniquer à Rilly



1954



1957



1960



1963



1965



2016

UNE VIE BIEN REMPLIE